



HAL
open science

Les expérimentations ethnologiques de Marcel Maget

Nicolas Adell

► **To cite this version:**

Nicolas Adell. Les expérimentations ethnologiques de Marcel Maget. Christine Laurière. Les années 1950, 2, Les Carnets de Bérose, pp.42-82, 2024, 978-2-11-167948-1. halshs-04786893

HAL Id: halshs-04786893

<https://shs.hal.science/halshs-04786893v1>

Submitted on 16 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les expérimentations ethnologiques de Marcel Maget

Une contribution de Nicolas Adell



numéro 14 - volume 2

<https://www.berose.fr/article3366.html>

pp. 42-82

<https://www.berose.fr/article3072.html>

Les Années 50

Aux origines de l'anthropologie française contemporaine

sous la direction de Christine Laurière

Cet ouvrage est une publication du Ministère de la culture (Direction générale des patrimoines et de l'architecture, Délégation à l'inspection, la recherche et l'innovation), avec le soutien de l'UMR9022 Héritages : Culture/s, Patrimoine/s, Création/s (CY Cergy Paris Université, CNRS, Ministère de la culture).

ISBN 978-2-11-167948-1 – CC BY-NC-ND 4.0 – berose.encyclopedie@gmail.com

Illustration de couverture, Nicolas de Staël, *La Ciotat*, 1952.

© Adagp, Paris, 2024 - Cliché : Jean-Louis Losi/Adagp images



Les Carnets de Bérose



Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie
BEROSE International Encyclopaedia of the Histories of Anthropology

LES EXPÉRIMENTATIONS ETHNOLOGIQUES DE MARCEL MAGET

Nicolas Adell

Une volonté de refondation de l'anthropologie

LE SOUVENIR de Marcel Maget (1909-1994) s'est aujourd'hui presque complètement effacé de la mémoire de l'anthropologie française. Non seulement il n'est pas enseigné – son œuvre n'a pas traversé le temps –, mais il n'est pas non plus inscrit dans l'historiographie disciplinaire, sinon de manière fugitive par quelques rares spécialistes¹. À peine une ombre dans un tableau où brillaient les étoiles contraires du structuralisme théorisant et de l'étude dynamique des situations de décolonisation à un moment où l'ethnologie de la France balbutiait ses démarches et sa méthodologie. Dans ce dernier registre, celui dont Marcel Maget relève, les années 1950 sont encore celles de la « soupe primitive » épistémologique où le Musée national des arts et traditions populaires et ses campagnes de collectes le disputent aux études folkloriques en voie de péremption. Dès lors, le regard porté sur quiconque s'est saisi de la matière de France à cette époque conduit souvent à une catégorisation sommaire qui positionne les individus soit en tant que folkloristes aussi désuets que les pratiques ou les représentations dont ils rendent compte, soit en tant qu'agents collecteurs des reliefs de la vie matérielle. Dans les deux cas, l'on a pu dénoncer la stérilité charmante de la capture de l'énième variante de l'herminette solognote ou du conte du diable dupé, et l'incapacité supposée de poser, d'affronter et de résoudre des problèmes d'anthropologie générale. Aveuglés par la poussière des faits, les folkloristes et les collecteurs des ATP ont pu paraître tels des orpailleurs sans jugement, convaincus que le fleuve de la vie quotidienne ne transportait, sous l'aspect du sable, que des paillettes d'or que le tamis du temps finirait, plus ou moins tôt, de révéler.

Cette appréciation sans nuance a contribué à figer des individus dans des postures dont ils n'épousent que partiellement les formes générales. Dès lors, l'ethnologie moderne de la France n'aurait pu surgir que de dispositifs neufs – les Recherches coopératives sur programme

notamment, en rupture avec les « chantiers intellectuels » de la période de l'Occupation – et dont les acteurs principaux, animés par le complexe du pionnier, ont sans doute joué un rôle important dans la construction de ces figures du folkloriste et du collecteur ATP.

Il est vraisemblable que Marcel Maget a fait les frais de tels positionnements a priori, lui qui a été très proche de Georges Henri Rivière et a occupé une place essentielle dans le cadre du MNATP. Il a publié par ailleurs un *Guide d'étude directe des comportements culturels* qui a été longtemps considéré comme un manuel pratique au service des entreprises de collecte de l'institution. Ni l'enthousiasme continu d'Isac Chiva, ni le respect maintenu de Pierre Bourdieu pendant plus de quarante ans pour cet « antidote hyperempiriste à la fascination qu'exercent les constructions structuralistes de Claude Lévi-Strauss » (Bourdieu 2002 : 10), n'ont eu raison de l'oubli dans lequel Marcel Maget est tombé.

Les importants fonds d'archives scientifiques conservés aux Archives nationales et à la Maison des sciences de l'homme de Dijon permettent cependant de rendre à cette figure son épaisseur, sa complexité et son importance, tout à la fois en ce qui concerne son inscription dans les institutions et les réseaux savants – ainsi que le montre dans ce volume le conséquent chapitre d'Arnauld Chandivert – que du point de vue de l'œuvre et des travaux de recherche accomplis dont je voudrais montrer, dans les pages qui suivent, le caractère ambitieux et novateur. J'ai découvert, tout particulièrement dans les dossiers des archives de la MSH – université de Bourgogne où il fut professeur jusqu'à la fin de sa carrière, que sa volonté d'une fondation de l'ethnologie de la France s'est établie sur des bases scientifiques qui empruntaient d'autres voies que celles que C. Lévi-Strauss arpentait au même moment pour construire son anthropologie générale. La psychologie plutôt que la linguistique, l'empirisme plutôt que la théorie. M. Maget se révèle, dans ses archives, un infatigable expérimentateur, motivé par un scientisme débridé qui l'enracine dans l'avant-garde de son temps et soutenu par un empirisme déchaîné qui ne renonce cependant pas à l'idée de lois.

Les recherches de M. Maget recèlent ainsi dans les années 1950 de nombreuses promesses que l'on peut retrouver sans tomber dans le piège à penser anachronique du « précurseur », mais grâce aux *possibles concrets* de l'œuvre que quelques rares contemporains ont pu apercevoir. Parmi ceux-ci, Isac Chiva fut sans doute celui qui a vu en M. Maget le plus précocement, puis durant de nombreuses années – il fera en 1990 une séance de séminaire à l'EHESS consacrée à « l'exégèse » de

son œuvre² – l'un de ceux qui pouvaient accompagner le renouvellement de la discipline à un moment critique –, le début des années 1950. Mais cette reconnaissance, pour I. Chiva comme pour d'autres, devait être assez atténuée tant, au même moment, la figure de C. Lévi-Strauss occupait l'espace de la nouveauté. En témoigne cette lettre du 8 décembre 1951 du jeune I. Chiva – il a 26 ans – adressée à son aîné en qui il repère celui qui, dans le paysage intellectuel de l'époque, présente une combinaison de propriétés (traits de caractère, dispositions intellectuelles) qui en font un ressort du renouvellement disciplinaire : il est « non académique », « jeune » et, plus surprenant, « roublard ». Des qualités nécessaires pour penser et mettre en œuvre la (re)naissance d'une discipline. I. Chiva s'en ouvre de façon transparente avec la fougue du jeune converti :

Il est des moments où des sciences naissent – ou renaissent – et nous sommes actuellement en train de vivre un tel moment. Démographie d'un côté, anthropologie physique et génétique d'un autre côté, ont épuisé chacune dans un sens leurs territoires autonomes, les ressources présentes de la statistique, en sont arrivées à la sagesse de définir ce qu'elles ignorent. Parlant sérieusement, il est plus que troublant de voir d'un côté et de l'autre le brusque revirement vers le qualitatif, vers l'emploi nécessaire de la monographie, vers la focalisation nécessaire de recherches jusqu'ici parallèles. Le moment me semble pareil à celui qui a conduit à la formation de la linguistique structurale, et plus récemment à celui de la cybernétique. Le généticien reconnaît en ce moment que, pour définir ses séries de faits, il doit les définir complémentaiement avec les faits du sociologue. Le démographe reconnaît l'existence d'unités critiques qui, pour être comprises, doivent être comprises dans leur nature multiple socio-culturelle³.

Il propose ainsi à M. Maget d'organiser au Laboratoire d'ethnographie française, que ce dernier dirige depuis sa création en 1944, un « grand colloque » sur ces questions pour marquer ce tournant et penser les nouvelles directions à prendre. L'événement n'aura pas lieu, mais on peut lire dans ces lignes la trace d'un bouillonnement intellectuel au sein duquel M. Maget occupe une place importante en ce qu'il représente une voie possible pour de nouvelles idées et de nouvelles méthodes. Il suit de très près les travaux de Gregory Bateson pour lequel il maintiendra son admiration et dont il est peut-être en France l'un des premiers lecteurs. La référence « cybernétique » que fait I. Chiva est probablement un clin d'œil à M. Maget qui la maîtrise et a sans doute connaissance de l'importante *Macy Conference* de 1946 que G. Bateson a coordonnée en réunissant notamment des représentants des sciences humaines autour des mathématiciens Norbert Wiener et John von Neumann et qui a fait date sur ce thème⁴.

L'une des pistes du renouvellement intellectuel, et dont la référence à G. Bateson est une traduction, est ainsi fournie par une très forte interdisciplinarité. M. Maget en indique explicitement la nécessité dans son *Guide d'étude directe des comportements culturels* dont la rédaction débute en 1945. Il y dénonce la « spécialisation étroite » comme une « source d'erreurs » et le « cloisonnement » comme « nuisible aux tentatives d'explication » (Maget 1953 : XXII-XXIII). La cybernétique incarne dans ce registre les plus grands espoirs : « Nouvelle venue, la cybernétique jette, à partir de modèles mécaniques infiniment plus complexes que les automates contemporains de l'associationnisme et du sensualisme du XVIII^e siècle, des lumières nouvelles sur les rapports entre fonctionnement du système nerveux central, physiologie interne et communication sociale » (*ibid.* : XXVI). C'est dans le sens d'une interdépendance de principe entre les phénomènes, qui postule la continuité des sciences de la nature et des sciences de l'homme, qu'il accorde de la valeur à la « notion de structure, dont C. Lévi-Strauss s'est fait le hardi promoteur dans le domaine des systèmes sociaux » (*ibid.*). D'ailleurs, on trouve dans un dossier sobrement intitulé « Structuralisme », des notes dont la destination n'est pas connue – peut-être était-ce pour une nouvelle introduction de son *Guide*, peut-être pour un cours – et qui rendent compte de l'importance qu'il y a, pour les sciences contemporaines, de procéder à une « reconnexion » des disciplines :

Il semble acquis que les disciplines consacrées à l'étude de l'humanité se rejoignent. Après un beau départ il y a cent ans⁵, elles s'étaient dispersées en tirailleurs. Partir en tirailleur cela veut dire qu'on défriche. Cela signifie l'isolement progressif, l'oubli des consignes générales à mesure qu'on s'éloigne du point de départ, la nécessité de se créer un système propre de repérage et d'investigation. La croissance des espacements latéraux aggravée par la difficulté croissante de la communication entre équipes contemporaines dont l'instrumentation se différencie au moins terminologiquement au point de masquer les analogies, les homologues et les croisements de pistes, les découvertes ou redécouvertes simultanées, la tendance à croire que la piste choisie est la seule possible et efficace [pour donner] une explication universelle.

Cela veut dire que l'on tourne en rond ou que l'on s'égare. Puis un beau jour, un certain nombre de pistes se croisent simultanément de telle façon que la convergence, souhaitée ou non, ne peut plus être éludée.

À l'interdépendance des phénomènes humains enfin retrouvée correspond en principe l'interdépendance des disciplines spécialisées dans l'étude de certaines catégories particulières de ces phénomènes au sein d'une anthropologie dont la figure avait subi de nombreuses atteintes depuis un siècle⁶.

Plaidant pour une interdépendance forte des savoirs disciplinaires, Marcel Maget avance avec son temps tout en puisant à des sources qui ont pu lui conférer un caractère inactuel. Je tâcherai d'exposer les éléments de ce paradoxe intellectuel, avant de montrer en quoi il éclaire la manière dont M. Maget a cherché à se déprendre des folkloristes pour construire son « ethnographie métropolitaine », et tout particulièrement à partir de deux questions, celle de l'art populaire d'une part, et celle des techniques d'autre part.

Racines anglo-saxonnes d'un renouvellement

Les notes manuscrites de M. Maget et la correspondance échangée avec I. Chiva autour de la refondation de la discipline par une nouvelle et forte interdisciplinarité au début des années 1950 pourraient faire l'objet en soi d'un article à part entière. Je n'en livrerai pas le commentaire détaillé et me contenterai de signaler que ce positionnement intellectuel s'arrime à des places au sein d'institutions qui, pour certaines d'entre elles, affichent des ambitions fortes de recomposition. M. Maget dirige, en effet, à cette époque le Laboratoire d'ethnographie française et a repris un certain nombre des enseignements de G. H. Rivière au MNATP et à l'École du Louvre. Il donne régulièrement des conférences à l'Institut des hautes études cinématographiques. À 42 ans, s'il affiche les signes extérieurs des promesses d'avenir pour l'étude scientifique des matériaux culturels de la France métropolitaine, il représente dans le même temps une forme ambivalente de rupture tant il incarne, à plusieurs titres, une certaine continuité avec le passé de la discipline, peut-être avec le passé d'une façon générale.

La Seconde Guerre mondiale ayant accentué l'écart générationnel entre des individus nés à dix ans d'intervalle – entre ceux qui avaient 12 ans en 1939 et ceux qui en avaient 22, il y a le gouffre d'une mobilisation –, M. Maget, emprisonné quelques temps, fait figure d'ancien, y compris et peut-être d'abord au plan intellectuel. Il a travaillé sous la direction de Célestin Bouglé sur le fascisme italien, a été l'un des participants de la Commission des recherches collectives à l'initiative de Lucien Febvre, proche d'André Varagnac et membre de la Corporation paysanne. L'ensemble de ces traits, qui ne le résument sans doute pas, ont pu contribuer au sortir de la guerre à le faire reculer d'une génération et à l'associer à celle de Varagnac plutôt qu'à le projeter vers celle de Chiva ou Bourdieu. Ces derniers, dans les efforts mêmes qu'ils ont faits

pour que son œuvre ne sombre pas dans un oubli total et jusqu'au rôle de précurseur qu'on a voulu lui faire jouer (Chiva), l'ont marqué de façon indélébile du signe d'un autre temps.

Par ailleurs, le passage par la Commission des recherches collectives ou par le MNATP peut aussi faire l'objet d'une lecture ambivalente. Si d'un côté ils représentent une modernité intellectuelle par la volonté d'« archiver le contemporain » (Weber 2009 : 234-240) et par le caractère très objectivant et systématique des dispositifs d'enquête et de collecte, d'un autre côté ils peuvent aussi bien apparaître comme des chambres d'enregistrement de pratiques menacées de disparition et dont l'obsolescence annoncée ne laisse pas indemnes ceux qui les documentent. La guerre a sans aucun doute renforcé ce dernier effet. De plus, M. Maget contribue lui-même à brouiller la lecture que l'on peut faire de ses recherches puisqu'il manifeste des traits vifs et explicites d'actualité intellectuelle, tout en maintenant un attachement à des pratiques identifiées au passé disciplinaire. Il ne cesse d'insister – ce qui est l'un des ressorts de distinction vis-à-vis des folkloristes, j'y reviendrai – sur l'archivage de la modernité aux côtés du passé en train de disparaître : « Je le répète, écrit-il pour une leçon donnée à l'École du Louvre le 1^{er} décembre 1944, l'avion fait partie des études ethnographiques⁷. » Dans le même temps, il résiste à la mode de la monographie de village dont il aperçoit cependant tout l'intérêt et en soutient à l'occasion les initiatives. Il apporte ainsi une aide précieuse à Laurence Wylie dans le cadre de l'enquête que ce dernier conduit à Roussillon pour son fameux *Village in the Vaucluse* (1957)⁸. Mais ces « études ponctuelles sur le fonctionnement de micro-sociétés⁹ » renforcent également l'effet d'isolement dans l'espace et dans le temps de ces communautés alors qu'elles sont toujours saisies par des dynamiques régionales, nationales, et de plus en plus internationales dont l'ethnologue doit rendre compte.

La rencontre en 1938, alors qu'il réalise pour le compte du MNATP une enquête en Sologne à laquelle participe aussi Louis Dumont, avec Bronislaw Malinowski, semble avoir transformé radicalement sa façon d'appréhender le « terrain » (Weber 2009 : 249, n. 34). Pour autant, il n'aura cessé de corriger, dès l'élaboration de son *Guide*, la démarche malinowskienne. S'il en a retenu la nécessité de présupposer une interdépendance possible de tous les faits dans une situation donnée – et donc la pratique de la monographie intensive et localisée comme première étape de l'enquête –, l'intérêt qu'il faut donner à la glose des informateurs sur leurs pratiques et le caractère décisif de l'observation directe, il a en revanche pris ses distances avec la monographie de village pour privilégier ce qu'il a appelé la monographie d'objet, de personne ou de « catégorie » (le jeu, le

travail, le rituel, etc.) pour pouvoir en suivre les déplacements, pratiquer le changement d'échelle et en décrire les actions. Car il ne faut cesser, consigne Marcel Maget dans des notes de septembre 1938 préparant une enquête sur le lavage et la lessive en Charente – soit très peu de temps après le séjour solognot du mois d'avril de la même année –, de décrire les objets, instruments, matières et actions en usant de « la méthode de l'autobiographie¹⁰ » de façon à mettre entre les faits un ordre qui complexifie l'approche « systématique ». Enfin, si l'enquête directe prônée par Malinowski l'a entièrement convaincu, la dimension « participante » de celle-ci n'a pas cessé de l'interroger tant elle lui semblait créer une illusion, celle d'entrer véritablement dans l'esprit des personnes, voire de penser comme l'Autre qu'on espère devenir temporairement :

La participation à une cérémonie, le fait de se trouver dans l'atmosphère d'une partie de pelote basque ou d'un pardon, suggèrent au spectateur qu'il est en coïncidence avec les pratiquants. Vivre leur vie, « se mettre dans leur peau », donne l'espoir que cette mise en situation restituera automatiquement l'organisation psychique du groupe et certains artistes ou inspirés semblent y atteindre d'emblée (Maget 1953 : XXII).

Aussi M. Maget insistera-t-il sur la dimension réflexive que doit contenir toute enquête de façon à intégrer la « personnalité de l'enquêteur » comme l'une des composantes, et non la moindre, de l'observation. Ce sera aussi une façon de conserver une juste distance.

Si l'apport de Malinowski est pris largement en compte, mais non sans critique, c'est à d'autres références que M. Maget renvoie plus volontiers pour renouveler la discipline : la géographie culturelle allemande d'une part, et le culturalisme étatsunien d'autre part. Il apprécie de la première, lui le germanophone qui avait eu sa période « germanologique » durant laquelle il avait lu dans le texte original Fichte, Bopp, Grimm et Mannhardt entre autres¹¹, son caractère systématique et ses tentatives d'épuisement d'un lieu par la démarche « ethno-cartographique » qu'il associe volontiers à l'école de Hambourg des années 1920 et 1930, celle dite des « Mots et des Choses » (*Wörter und Sachen*), qui documentait les traditions populaires en France, notamment dans les entreprises de Fritz Krüger et de Wilhelm Giese¹². Il a suivi de près la traduction en français de la *Géographie des traditions populaires en France* de Fritz Krüger, qui sera publiée en 1950 à Mendoza (Argentine) et connaîtra une très faible réception. Le fait qu'elle soit l'envers même de la démarche monographique de *Nouvelle*, monographie typifiante élaborée par Lucien Bernot et René Blancard (1953) qui a connu un certain succès et est exactement contemporaine, ou que

l'entreprise de cartographie des faits de culture ne soit pas sans présenter des analogies avec les travaux de certains folkloristes, explique en grande partie son assignation à une science passée.

À beaucoup de points de vue, cet intérêt pouvait être lu comme rétrograde alors qu'il s'agissait pour Marcel Maget de corriger les failles et de limiter les angles morts de la monographie. C'est sans aucun doute sous cet éclairage qu'il faut comprendre sa fascination pour une certaine anthropologie étatsunienne qui lui permet de desserrer l'étau de la monographie villageoise immobile et de rendre à une société son dynamisme. Ses archives attestent sa grande connaissance des principaux ouvrages du culturalisme étatsunien des années 1920 et 1930. Il a tout particulièrement lu et fiché *Man and his works. The science of cultural anthropology* (1948) de Melville J. Herskovits¹³, dans lequel il identifie la synthèse des principaux apports de cette école étatsunienne : la notion d'acculturation d'abord, la place accordée à la psychologie ensuite. Par ailleurs, il répète à l'envi le rôle d'inspirateur intellectuel qu'a joué pour lui Roger Bastide, qui a été membre du jury de la thèse tardive sur travaux qu'a soutenue M. Maget à Dijon en 1973, et est convaincu de la nécessité d'interroger en toutes circonstances les rapports à la modernité, la circulation des traits culturels et les effets de métissage permanent, le problème des emprunts ou encore celui des abandons.

La combinaison de ces deux foyers intellectuels (le culturalisme étatsunien d'un côté, et l'intérêt pour l'ethno-cartographie des traditions populaires et la dialectologie allemandes) a probablement motivé, en août 1950, le projet d'une enquête à conduire dans les mois suivants sur les Vaudois – communautés francophones – de la région de Maulbronn (entre Heidelberg et Stuttgart) pour lesquels il imagine réaliser l'équivalent du grand livre d'Herskovits, *The Myth of the Negro Past* (1941). Il répondrait ainsi à des questions d'anthropologie générale en partant de la langue et de ses transformations, et des pratiques religieuses et culinaires : « Quel est l'aboutissement actuel d'un processus d'acculturation se poursuivant depuis 250 ans ? Quels sont les traits culturels qui, de façon plus ou moins estompée, portent encore l'empreinte de l'origine et distinguent ces villages des agglomérations voisines, de population germanique ? », s'interroge Marcel Maget pour inaugurer son travail¹⁴. Mais il s'aperçoit au bout de quelques jours, en novembre et décembre 1950 quand il se rend sur place, que l'état de perte culturelle et d'oubli est trop avancé pour conduire l'enquête comme il le souhaiterait : « Il n'y a pas grand-chose à attendre des témoins matériels de la culture vaudoise », note-t-il dans le carnet tenu à l'occasion de son

séjour¹⁵. Il reste qu'il commence à essayer de débrouiller les questions linguistiques, enregistre l'un des derniers « bons » locuteurs, fait parler les plus anciens sur leurs connaissances des usages différenciés des langues. Un homme lui dit : « Le grand-père après 1870 disait que l'allemand servait à donner des ordres aux domestiques. Pour les choses sublimes, le soir, la messe, il faut le français¹⁶ ». Mais les matériaux sont trop maigres, le français trop évanoui comme langue de communication, la mémoire trop détachée des souvenirs pour que la quête de « l'empreinte de l'origine » puisse véritablement aboutir. Le 23 décembre 1950, après une semaine réelle de terrain, le carnet s'interrompt.

L'attachement de M. Maget à une ethnologie ancienne mal exploitée ou ignorée en France se combine avec son souci de tenir compte des avant-gardes intellectuelles, à ses yeux représentées notamment par les travaux de G. Bateson et de C. Lévi-Strauss. Il partage avec ce dernier, outre l'ambition d'une refondation de l'anthropologie sur de nouvelles bases, la conviction qu'il est nécessaire de construire des modèles et de dégager des invariants, seuls moyens d'envisager la description de lois dont l'existence seule confère au savoir qui les contient le statut de science.

Mais le scientisme de M. Maget se distingue par son assise constituée d'un empirisme très puissant mais assez débridé et pour lequel il avait une formule synthétique : « Ne croire que ce que l'on voit, mais ne pas croire que l'on voit tout¹⁷. » C'est le noyau de sa démarche. Si l'observation directe y est considérée comme l'instrument essentiel d'enquête, elle ne doit cependant pas laisser d'être interrogée quant à ses limites. Marcel Mauss a adopté la même posture critique, mais l'a formulée dans ses enseignements d'une tout autre façon : « Ne pas croire qu'on sait parce qu'on a vu » (Mauss 1967 : 9). Mais tandis que M. Mauss invite ainsi l'ethnographe à se méfier des jugements rapides et des déductions non contrôlées, M. Maget cherche à rendre sensible à l'inobservable : les anticipations d'un artisan, les « automatismes mentaux » et « sensori-moteurs » de tout individu, la culture transmise « dès la vie intra-utérine¹⁸ ».

De l'embrouillamini des faits auquel un observateur est confronté et qu'il aura consignés dans un journal de route, il s'agit donc de franchir le pas de la notation et de la description pour dégager ce que M. Maget appelle la « norme », un terme mal compris et qui a sans doute contribué à disqualifier une partie de sa démarche, ou à tout le moins à n'en pas voir la nouveauté. Il a cependant précisé ce qu'il entend par « norme » : une construction strictement intellectuelle d'observateur (« une abstraction de la réalité ») servant à ordonner les faits observés, la règle étant justement d'y

déroger continûment dans l'ordre des pratiques. On comprend mieux que P. Bourdieu l'ait considéré comme un ethnologue essentiel. De plus, M. Maget indique que seule une partie des normes est vraiment explicite, l'autre étant constituée « d'habitudes infraconscientes » que l'on connaît mieux, souligne-t-il dès 1951 dans un débat avec l'historien et président de la Société d'ethnographie française Michel de Boüard, grâce à la « fructueuse rencontre entre ethnologie, psychanalyse et psychologie génétique¹⁹ ».

M. Maget voit ainsi dans la « norme » un foyer d'expression plus ou moins consciente de ce qu'il appellera plus tard, dans son journal intellectuel à la date du 12 janvier 1986, « la puissance du répétable²⁰ ». On conçoit que certaines de ses aspirations aient pu rejoindre celles de la recherche d'invariants dans une veine structuraliste à laquelle il reproche cependant la tendance à « s'enfermer dans la seule solidarité interne (linguistique, sociale, technologique, etc.) et de couper les ponts avec la conjoncture et les autres plans spécifiques relativement autonomes mais non absolument indépendants²¹ ». Il tâchera de mettre en œuvre ce principe dans son travail sur la fabrique du pain noir dans les Hautes-Alpes.

En finir avec le folklore : réflexivité, description totale, actualité

Si l'intérêt porté aux travaux des savants allemands et autrichiens et à ceux des anthropologues étatsuniens des années 1920 et 1930 pour pondérer la mode « monographique » héritée de la tradition britannique peut en apparence associer M. Maget à une science passée, il s'en immunise lui-même par la lecture et la discussion des travaux des ethnologues contemporains, mais surtout par la distance prise avec ceux des folkloristes.

Il exprime à leur endroit les plus grandes réserves. Dans un cours du 15 décembre 1944 donné à l'École du Louvre, il déclare l'importance de procéder à une « catharsis de l'esprit folkloriste²² ». Cet esprit est caractérisé, selon M. Maget, par le règne de l'intuition, de l'approximation et de la nostalgie, ce qui entraîne l'impossibilité de procéder à l'objectivation des situations d'enquête. Il règne dans leurs travaux, écrit-il pour une conférence intitulée « Recherches ethnographiques sur le peuple français » qu'il donne le 15 février 1945²³, une « atmosphère de regret », associée parfois à une forme « d'ignorance superstitieuse²⁴ », qui empêchent le détachement nécessaire selon lui à la construction scientifique. Ainsi, se distinguer des folkloristes revient à

« devenir absolument objectif et faire œuvre scientifique » annonce-t-il à ses étudiants dans un autre cours²⁵. Pour cela, à rebours même de la démarche attribuée aux folkloristes qui consiste à sélectionner des faits en amont et à ne noter que ce qui semble digne d'intérêt pour leur propos, M. Maget ne cesse de répéter, dès l'enquête conduite en Sologne et peut-être en partie sous l'influence de la rencontre avec Malinowski, la nécessité de *tout* noter. Il s'y emploie lui-même de façon systématique, s'efforçant de rendre compte, à l'occasion d'une mission en Provence en novembre 1938 pour décrire des danses locales, des mouvements et des rythmes suivis par les danseurs dans plusieurs dizaines de croquis, ou encore d'indiquer lors d'une mission sur les poêliers de la Manche en septembre 1942 l'évolution de ses déplacements heure par heure sans oublier la visite d'un coiffeur qui apporte le résultat des courses, ou encore de consigner des impressions, comme en mars 1946 lors d'un séjour à Villard-de-Lans où la critique d'un témoignage suspect s'achève par l'indication que « l'air commence à sentir l'herbe²⁶ ».

Car tout est susceptible d'affecter l'observation : l'environnement, le temps qu'il fait, les ambiances sonores et visuelles, les interventions imprévues, mais surtout le propre comportement de l'enquêteur, ses vêtements, la totalité de ses interactions dans la journée, ses états psychiques et émotionnels. Et ainsi, « la personnalité de l'enquêteur » lui paraît un facteur aussi essentiel que « l'obstination ». Le journal de route de l'enquête conduite chez les Vaudois en décembre 1950 le manifeste au plus haut point. À côté des conditions matérielles – « pas d'eau courante dans la chambre » – et de la « placidité » d'un chauffeur de taxi, il restitue la biographie d'un collègue allemand qu'il fait parler et à propos duquel il relève ce trait, comme s'il pouvait s'agir d'un sujet potentiel dans l'avenir ou pour un ethnologue qui revisiterait son enquête : « A pratiqué 15 fois le duel pendant son université dont 5 au sabre. A deux cicatrices sur le crâne. N'est plus partisan de la mesure pour les jeunes. A compris que cette pratique pouvait ne pas être prise au sérieux par tout le monde lorsqu'un étudiant français à Paris, auquel il venait de raconter ses exploits, lui dit que ce devait être "rigolo"²⁷ ». On peut y voir le réflexe d'un enquêteur des ATP, avide de décrire les restes d'une pratique qui disparaît.

Mais c'est aussi que M. Maget, soucieux de souligner les interdépendances entre les faits, estime que toute corrélation ne peut être prévue à l'avance et que l'on ne peut savoir quel ordre de faits exerce sur un autre un pouvoir, aussi minime soit-il. C'est même au prix de cette incertitude entretenue par une notation exhaustive d'une situation et du cours d'une action que l'on peut

espérer découvrir de nouvelles relations. Leçon importante d'ethnologie, transférable à beaucoup d'autres sciences humaines, et dont le psychologue Philippe Malrieu restitue d'ailleurs à M. Maget la paternité²⁸.

Une des conséquences directes de ce type de posture intellectuelle est un rapport distant, sinon critique, à toute forme de questionnaire figé, à ce qui se prévoit à l'avance sans tenir compte des circonstances, sans laisser à l'imprévu radical la possibilité de s'inviter. Si les folkloristes sont ici directement visés dans l'usage qu'ils font des questionnaires de mœurs et coutumes, ce sont aussi les enquêtes de sondage ou celles des sociologues que M. Maget conteste. Par exemple, à l'occasion d'une enquête sur le budget des familles pour l'INSEE confiée au Centre d'études sociologiques (CES) en 1948 et dont M. Maget est alors membre, il inaugure son journal de route par une critique du questionnaire lui-même. Le 6 juin 1948, il note : « Je veux me désolidariser de l'enquête menée par le Centre d'études sociologiques. [...] En effet, je pense que par leur nature les questions posées par le CES risquent d'indisposer les gens. » Ainsi, soupire-t-il, « La question "Avez-vous un but dans l'existence ?" semble apporter un certain trouble²⁹ ».

Il manque à l'INSEE, au CES comme aux folkloristes une dose conséquente de réflexivité qui garantirait l'ajustement continu aux conditions du terrain, aux interlocuteurs et à soi-même³⁰. Il faut donc le faire à leur place pour pouvoir utiliser les matériaux qu'ils récoltent. Il prône ainsi la réalisation d'une « psychanalyse du folkloriste³¹ » (qu'il annonce dans ses cours à l'École du Louvre) et la nécessité de prendre conscience de la spécificité du « problème de la connaissance des peuples ethnographes par eux-mêmes ». Il s'agit là du cadre véritable de son travail pour lequel il rejette l'imposition de contraintes spatiales, à l'instar du reproche fait à la monographie. Le champ n'est donc pas la France, ni même l'Europe (même si ces espaces sont annoncés par commodité, comme par mimétisme des aires culturelles qui structurent le champ de l'anthropologie), mais un type d'individus – une « catégorie » dirait-il plus exactement – ayant développé, du moins certains d'entre eux, une forme singulière de description du réel : l'ethnographie.

Mais pour prétendre à l'ethnographie, pour afficher le souci de tout noter et développer à l'endroit de cette notation une réflexivité sur ses intentions et sa posture, M. Maget doit, en partie, construire une figure de folkloriste qui en est l'exact contraire et qui n'est exacte qu'au prix de raccourcis. Pour asseoir l'ethnographie moderne qu'il appelle de ses vœux, il façonne

donc un épouvantail de folkloriste qui ne trouve que partiellement à s'actualiser chez ceux qui revendiquent le folklore comme science. Et, de ce point de vue, celui qui pose le plus de difficultés à Marcel Maget reste Arnold Van Gennep. Il est celui qui demeure à ses yeux le moins réfutable, le moins « intuitionniste », le moins « superstitieux » et le plus informé des travaux d'ethnologie générale, tout en restant attaché à l'idée de folklore comme « science des mœurs et coutumes³² ». Dans les fiches qu'il établit à propos du *Manuel de folklore français contemporain* qu'A. Van Gennep ne pourra achever avant sa mort en 1957, M. Maget commente cette dernière qualification du folklore : « Pourquoi ne pas dire ethnographie³³ ? » Avisé de cette remarque, continûment faite depuis, au moins, la fondation du Laboratoire d'ethnographie française en 1944, A. Van Gennep oppose l'idée que, selon lui, l'ethnographie inclut les dimensions économiques et politiques des phénomènes sociaux et culturels, dimensions qui ne relèvent pas de la « science des mœurs et coutumes » à ses yeux, tant il tient à l'identification d'un domaine *propre* du folklore, section de « l'ethnographie générale³⁴ ». Ici, la rupture avec M. Maget est irréconciliable, puisque pour ce dernier le politique et l'économique imprègnent tous les champs de la vie sociale, depuis les croyances et les rites jusqu'aux domaines de la littérature orale et des arts populaires. Aussi, le reproche d'aveuglement face à la conjoncture que le directeur du Laboratoire d'ethnographie française a discrètement formulé à l'encontre du structuralisme s'adresse-t-il autant, et peut-être d'abord, aux folkloristes qui isolent des dimensions de la réalité sociale quand, selon M. Maget, une interdépendance totale doit être au moins postulée. Et A. Van Gennep creuse encore l'écart en dénigrant ouvertement l'école austro-allemande des « Mots et des Choses » qui, malgré ses défauts, trouve grâce aux yeux de M. Maget. Or, Van Gennep lui reproche « une valeur scientifique relativement faible » (Van Gennep 1998, vol. 1 : 78) dans la mesure où l'association intuitive des mots et des choses repose selon lui sur une erreur car « une solution linguistique ne s'identifie pas à une solution folklorique » ainsi qu'il l'écrit dans le *Manuel du folklore français contemporain* (*ibid.* : 99).

Il manque donc à A. Van Gennep un mot – l'ethnographie, puisqu'il lui préfère le folklore –, un intérêt pour l'actualité contextuelle (notamment politique et économique), mais également une ambition véritablement anthropologique dont M. Maget constate, en marge de l'une de ses fiches du *Manuel*, l'absence : « Finalement, Van Gennep renonce à l'explication profonde pour noter les concomitances³⁵. » L'explication profonde, c'est notamment celle qui vise à révéler les « habitudes infraconscientes ».

L'ensemble des critiques de M. Maget possède un versant positif puisque, à l'encontre des folkloristes qu'il condamne, il se donne pour objectif de faire une « description totale de la France actuelle³⁶ », ce qui nécessite de s'intéresser aussi bien aux couches populaires qu'aux élites, aux techniques traditionnelles qu'à l'avion – symbole alors de l'extrême modernité – et à l'industrie mécanisée, et de procéder pour cela avec les outils modernes qui sont à la disposition des enquêteurs. Au moins autant que par les objets de recherche, c'est par l'instrumentation de la recherche (photographie, caméra, enregistreur sonore) que M. Maget se distingue de la façon la plus immédiate des folkloristes, quand bien même certains d'entre eux qui se reconnaissent dans cette catégorie en font un large usage³⁷. Il reste que, dès le début des années 1940, M. Maget utilise la photographie de manière systématique pour documenter les opérations techniques complexes qu'il s'emploie à analyser, par exemple dans son enquête sur les poêliers et les chaudronniers de Villedieu dans la Manche en 1943³⁸. Déjà, l'appareil photographique dédouble le journal de route et devient à part entière un « carnet de notes » (Maget 1953 : xxx). L'usage qu'il fait de la caméra, aussitôt que les appareils sont devenus suffisamment maniables à son goût dès le début des années 1950, s'inscrit dans le prolongement de la photographie. D'ailleurs, ses premières explorations cinématographiques concernent des terrains déjà éprouvés et photographiés et qu'il revisite, comme pour mesurer concrètement ce que le film – qui permet de « photographier la vie » disait M. Mauss (1967 : 19) – apporte de plus. « Instrument d'analyse indispensable », il en vante dès le départ les mérites parmi lesquels, justement, celui de permettre la revisite à distance d'un terrain – « il y a toujours des problèmes auxquels on n'a pas pensé³⁹ » – et de créer un certain détachement par rapport à l'objet. Une façon supplémentaire de lutter contre le péché d'intuition et d'introspection vague des folkloristes. Il s'agit bien là d'un de ces outils pour devenir « absolument objectif ».

Mais la rupture avait aussi à se situer sur les objets mêmes de l'enquête, et non seulement sur les démarches et les instruments. Et M. Maget la manifeste moins en appelant à une ethnographie de l'avion qu'en reprenant de grands thèmes du folklore pour en explorer des aspects ignorés par les folkloristes, mais aussi par une large partie encore du monde des ATP dont il se détache également, enracinant par-là la singularité du Laboratoire d'ethnographie française aussi bien au sein du Musée national des arts et traditions populaires que vis-à-vis des entreprises des folkloristes. Ainsi, aux collectes des chansons traditionnelles que ces derniers pratiquent ou qui font l'objet de travaux systématiques par le service d'ethnomusicologie du MNATP, il oppose

en 1950 le projet d'une enquête sur les « musiques actuelles⁴⁰ » dont il trace les grandes lignes en soulignant « le désir de faire pour les faits musicaux le même travail que pour les phénomènes culturels en général » et de tenir à distance à la fois « le privilège de la grande musique » et « le privilège plus récent de la musique folklorique ». Il dénonce ainsi « l'indifférence [des ethnologues notamment] à la musique de tous les jours, celle des rues, des music-halls ou des guinguettes », et réclame une ethnologie de la musique qui se soucierait de « considérer l'ensemble de l'activité musicale d'une époque ». L'enquête en restera au niveau des intentions. Mais celles-ci sont le signe d'un débat qui dépasse largement le domaine de la musique et qui porte sur ce que populaire veut dire, que ce soit dans l'usage qu'en font « intuitivement » les folkloristes ou « institutionnellement » le MNATP.

Les « peintres du dimanche » et le problème de l'art populaire

La critique du « populaire » que porte M. Maget en usant de l'ethnographie prend véritablement corps dans une enquête qu'il conduit dans un autre domaine artistique, celui des sensibilités esthétiques visuelles. Il y applique les mêmes principes que ceux imaginés pour travailler à une ethnologie de la musique : ni l'ethnologie des grands artistes, ni le recueil, dans l'anonymat du « peuple », des images d'Épinal ou des bois gravés, mais la pluralité des productions artistiques saisies, évaluées, reçues par toutes les personnes d'une société, dans la diversité de leurs origines sociales. Si le point de départ de Marcel Maget a été la peinture, il n'ignore ni la sculpture, ni la photographie, s'intéressant tout autant à leurs créateurs (les « artistes du dimanche ») qu'à la réception des œuvres. Une fois encore, il pose ici les jalons de leçons dont Pierre Bourdieu saura recueillir les fruits une dizaine d'années plus tard dans la direction de recherches autour de la légitimité culturelle, qu'il s'agisse de la photographie ou des publics des musées de beaux-arts (Bourdieu 1964, 1966).

En juin 1948, M. Maget est à Auxerre pour l'enquête sur les « budgets des familles » dont il critique, ainsi que je l'ai signalé plus haut, la démarche et notamment le questionnaire. Pour concrétiser son mécontentement et se « désolidariser » de l'équipe, il décide d'ouvrir une enquête parallèle sur « les peintres du dimanche », qui rejoindra un dossier « Publics et peinture⁴¹ », qui vise à documenter d'une part les pratiques des artistes locaux de petite ou moyenne envergure et d'autre part les sensibilités artistiques de la population auxerroise dans son ensemble.

À propos de l'enquête sur les budgets des familles, M. Maget confie néanmoins dans son carnet, outre ses propres critiques, les réactions que celle-ci suscite auprès de ceux qu'il tâche malgré tout de soumettre aux questions et l'effet que cela produit sur l'image que certains habitants élaborent à son endroit dès le premier jour : « Du coup, à la fin de l'après-midi, j'ai déjà fait trois fois le tour d'Auxerre et j'ai la désagréable impression d'être repéré. Vraiment, ce métier donne perpétuellement mauvaise conscience⁴². » Le lendemain, 7 juin, il enchaîne les déboires et ne laisse pas de les consigner dans son carnet d'enquête. Un tailleur d'habits lui dit qu'il ne croit pas à ce genre de recherches car « le gouvernement n'en tient pas compte ». M. Maget insiste un peu, repérant un *Franc-Tireur*, le journal de la Résistance, sur la table : « J'essaye de faire jouer la carte CGT, défense de la classe ouvrière. Je tombe mal ; il en a assez de la CGT et me dit que c'est un organisme aussi fumiste que les autres. » Le lendemain, un cordonnier refuse de répondre, « par principe » car le gouvernement n'aidant pas les travailleurs, il n'y a aucune raison qu'ils l'aident en retour. Et de déclarer : « Puisqu'on est décidé à les laisser périr, il est bien inutile de s'enquérir de la façon dont ils crèvent de faim⁴³. » Dans le même ordre d'idées, l'épouse d'un autre cordonnier – où l'on retrouve la posture critique et intellectuelle si propre à ce métier tel que l'ont bien montré, par d'autres voies, Eric Hobsbawm et Joan Scott (1980) – déclare à l'enquêteur quelques jours plus tard : « Les artisans sont devenus une catégorie de personnes que la société moderne rejette systématiquement : qu'on les laisse crever en paix⁴⁴. »

Dès le 8 juin – soit trois jours après son arrivée à Auxerre –, M. Maget estime donc avoir « passé assez de temps avec l'INSEE pour cette semaine ». Il peut ainsi se consacrer entièrement à « [sa] peinture », c'est-à-dire à l'enquête sur les « peintres du dimanche ». Il faut comprendre l'expression dans un sens large, à savoir l'ensemble des individus à Auxerre qui réclament, plus ou moins publiquement, « faire de l'art », ainsi que les relations qui gouvernent les rapports de ces individus les uns avec les autres, et la façon dont ceux-ci, parmi les figures de l'art contemporain ou de l'histoire de l'art, sont considérés ou situés par le public d'Auxerre. Il commence ainsi par les artistes les plus visibles, ceux qui s'affichent comme tels à l'instar de ce peintre verrier, Jean Morizot, dont toute la « sympathie va au Moyen Âge et à l'art nègre » et qui apprécie Modigliani et Picasso, signes extérieurs positifs de l'artiste qui maîtrise les codes du champ artistique contemporain. Mais, aux yeux de M. Maget, les signes négatifs – les pratiques, les styles ou les individus que J. Morizot dit rejeter ou abhorrer – sont plus importants encore car ils offrent de dessiner le réseau des relations d'interdépendance, ou plus exactement les enjeux de positions

relatives qui traversent les manières qu'ont ces « peintres du dimanche » les uns vis-à-vis des autres, « autres » parfois clairement et nommément définis, parfois indistinctement perçus de façon intuitive et rassemblés dans un collectif plus ou moins imaginaire. Jean Morizot n'hésite pas à exprimer tout le mépris qu'il a pour la petite société littéraire et artistique auxerroise, « Les Amis des arts de l'Yonne », qu'il considère comme des « nuisibles », dévots des arts baroque et saint-sulpicien qui « soulèvent le cœur », et pour son président tout particulièrement, un certain Monsieur David, décrit comme « un vieil attardé [...] nul en dessin⁴⁵ ».

M. Maget fait donc progresser son enquête vers cette société et son représentant, qu'il rencontre le lendemain de sa visite au peintre verrier. Celle-ci l'a notablement influencé, même si j'ai tendance à croire qu'elle n'a fait que renforcer un jugement a priori que M. Maget porte sur les pratiques et les connaissances artistiques amateurs dont J. Morizot lui-même ne s'est extrait qu'avec peine. De l'entretien avec le président des Amis des arts de l'Yonne, M. David, il ressort ainsi une impression d'enquête en surplomb à laquelle M. Maget a peu habitué son lecteur et dont la fonction est sans doute de construire l'image du *mauvais* « peintre du dimanche », en contraste avec les artistes qui s'ignorent ou ont des sensibilités non réfléchies à l'art le plus actuel (contrairement, peut-être, à celles du verrier qui sont probablement un peu trop apprises et travaillées). Aussi, l'ethnologue le questionne-t-il sur ses connaissances de l'art contemporain : « J'essaye de lui parler de Décorchemont, d'Hébert-Stevens et Pauline Peugniez⁴⁶. Il les connaît mais reste très réservé. Ce qu'il admet dans l'évolution de la peinture actuelle quelle qu'elle soit est certainement très limité⁴⁷. » En fait, il pose des questions à propos de quelques maîtres verriers ou vitraillistes contemporains, ce qui ouvrait tout de même une fenêtre singulière sur « la peinture actuelle », où l'on peut voir le parti pris de son précédent enquêté, Jean Morizot. Plus large, et a priori moins malveillant, est le questionnement de la sensibilité esthétique de M. David par le biais de son opinion quant à ce que contient le musée des beaux-arts d'Auxerre sur lequel M. Maget a déjà un avis assez arrêté (on y trouve surtout des tableaux très « 1880-1900 » et « des femmes nues dont les poses très naturellement compliquées font valoir des appâts conséquents »). Mais, sans surprise, les réponses de M. David sont « évasives », à l'exception d'une révélation qui finira de catégoriser le président des Amis des arts de l'Yonne comme (très) mauvais amateur.

Toutefois, il m'apprend que dans un lot de vieilles pierres il y a déjà quelques années se trouvait une statuette (il ne dit pas statuette, il ne parle que d'une vieille pierre). Cette vieille pierre a été trouvée intéressante par un Monsieur du musée du Louvre

qui en a négocié le transport à Paris en échange d'un tableau qui s'appelle le *Torrent du Var*. De qui est-il ? – Il n'en sait rien. Est-ce qu'il est bien ? – Pas mal.

La statuette c'est la Dame d'Auxerre dans la salle de la sculpture grecque archaïque qui s'offre à ses admirateurs sous une cloche de verre.

Le tableau c'est un Harpignies⁴⁸ dans les bruns et jaunes assez pénibles. Le musée du Louvre sait mettre chaque chose à sa place⁴⁹.

Cette opinion rejoint celle des élites auxerroises (avocats, notaires et comptables à la rencontre desquels M. Maget va, soupçonnant que ces catégories doivent avoir un avis à exprimer et un jugement sur le capital esthétique local) qui estiment que la sensibilité artistique d'Auxerre est « nulle ». Seules sont distinguées quelques figures de la scène locale telles que le sculpteur Pié ou la famille de musiciens Berthier, qui avaient pu acquérir une renommée nationale⁵⁰.

Lenquête se poursuit dès lors, de proche en proche, d'une façon moins systématique et au gré des rencontres faites, parfois, par le biais de la mission pour l'INSEE, parfois du fait du hasard des discussions. Ainsi, de celles qu'il a presque quotidiennement avec sa logeuse qui lui donne l'adresse d'une demoiselle qui « fait de la peinture, paraît-il ».

La jeune fille est remarquablement jolie et en apparence du moins très affranchie. Je suis moins étonné lorsque j'apprends qu'elle a fréquenté pendant quelques années l'École des B[eaux]-A[rts] de Paris. Je ne puis malheureusement pas voir ses œuvres mais je comprends qu'elle est très libérale. Les mots d'ordre parisiens lui paraissent ridicules. La mode finit par imposer des canons esthétiques qui ne conviennent pas à tout le monde tant s'en faut et entraînent des erreurs catastrophiques pour un grand nombre de peintres. Les peintres du dimanche ? Eh bien ils sont dans le naturel, ils font ce qu'il leur plaît de faire un point c'est tout.

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Je ne pense pas que les peintres du dimanche ou les amateurs évitent plus les influences que les autres. Ils en subissent d'autres. La poésie est pour eux autre part mais sont-ils plus spontanés pour autant ? Leur ignorance ne les met pas automatiquement en contact avec la muse.

Ce n'est probablement pas cela qu'a voulu dire Mademoiselle Guillet. Elle se place certainement en dehors de toute considération critique. Du moment que ces gens-là font ça avec plaisir, qu'importe que ce soit des plaisirs ignorants. Tout le monde n'est pas obligé de se hausser le col. Elle a raison sur le plan de la douceur de vivre mais elle n'est pas près de voir triompher son point de vue en France où tout est épluché,

systématisé, esthétique [sic], etc. Après cela, on en vient à parler d'histoire de fantômes, d'occultisme, de tables tournantes. Elle est imbattable sur ce point. Sans trop savoir au juste sur quoi elle a mis la main, elle a eu le contact avec des mondes qui ne sont pas précisément de tout repos.

Sa principale période d'activité occultiste se place au moment d'un séjour en Angleterre, en Écosse évidemment. Elle était tombée dans une maison où les fantômes menaient un train d'enfer et voulaient à tout prix entrer en rapport avec elle. Elle a tout de même fait connaissance d'un esprit qui lui a déconseillé de poursuivre ses expériences et elle s'en est tenue à cet excellent avertissement : « Tout cela sentait le fagot ».

Cette conversation m'a crevé. J'ai maintenant un violent mal de tête. Je ne sais si c'est parce que je me trouvais placé latéralement par rapport à elle ce qui m'obligeait à tourner constamment la tête. Pour un peu, je dirais qu'elle est survoltée et qu'elle a fait baisser mon potentiel⁵¹.

La démarche ethnographique de M. Maget s'illustre là dans ses principales caractéristiques. Il recueille des opinions sur des thèmes, tout en les commentant, mêlant ainsi aux propos restitués sur le mode du style indirect libre, ses propres jugements, une analyse « à chaud », une description de ses états intérieurs et de l'effet que le terrain ou la situation produit sur lui – qu'il s'agisse la beauté de la jeune fille ou d'une fatigue post-entretien – et qui fonctionnent comme autant de signes attestant l'attention prêtée à la « personnalité de l'enquêteur » et à la réflexivité, piliers de la démarche ethnographique. De même, selon son principe d'interdépendance générale des faits, il veille à consigner la passion occultiste de la jeune femme, ne sachant trop, probablement, si la croyance en ces forces spirituelles n'est pas aussi de nature à informer son autre croyance, quant à la « spontanéité » des peintres du dimanche et la force du pur plaisir de peindre, loin des contraintes des canons esthétiques à la mode.

On retrouve ces principes méthodologiques dans un cadre tout autre, qui visent aussi dans ce cas précis à rendre aux peintres du dimanche une place dans le monde de l'art en les supposant moins ignorants, moins hors du monde qu'on ne les croit, à l'occasion d'une exposition-concours du Photo-Club d'Auxerre. Il consigne l'expérience de sa visite dans son journal de bord où il assume tout à la fois la posture de l'enquêteur immergé, celle du critique d'art, de l'expert, du juge des juges, tout en mettant en place une expérimentation ethnographique inspirée des tests psychologiques (le Rorschach ou le TAT [*Thematic Apperception Test*]) que des anthropologues

étatsuniens, ceux se rattachant au courant « Culture et Personnalité » dont on sait que M. Maget connaissait bien les travaux par l'intermédiaire du livre de M. Herskovits⁵², avaient d'ailleurs adoptés pour les appliquer sur leurs propres terrains⁵³. La combinaison de ces différentes positions, l'application à dénicher dans cette situation une multiplicité d'avis, de représentations, de sensibilités à propos de l'art, sont sans doute à mettre en relation avec un embrayeur d'intérêt circonstanciel qui a aiguisé l'œil de l'observateur. Après avoir détaillé les prix décernés par le jury aux photographies exposées, Marcel Maget rapporte un échange entre le président du jury et M. David, invité protocolaire :

Qu'en pensez-vous Monsieur David demande le président ? Monsieur David trouve tout ça très bien, toutefois ses préférences vont aux paysages, aux portraits, aux petites scènes. Autrement dit, s'il avait eu à décerner des prix, le choix n'aurait pas été le même⁵⁴.

Les paysages, les portraits, les petites scènes : les genres classiques de la photographie qui sont désormais le fait des photographes-techniciens, qui travaillent sur commande à l'instar du photographe d'Auxerre que M. Maget a pu rencontrer et qui se plaint justement d'être cantonné à ces figures imposées par les clients (le portrait et la petite scène surtout) tandis que tous ses essais artistiques sont systématiquement refusés. Par un autre biais, M. David est renvoyé une fois de plus à son manque d'intelligence de ce que faire de l'art veut dire. Mais à la différence de la critique très personnelle et travaillée adressée par le verrier Jean Morizot, il s'agit là d'un rejet par un collectif où, en quelque sorte, M. Maget peut reconnaître davantage une expression de sensibilité et de représentation « populaires » – et une façon d'atteindre « l'individu banal inaperçu » comme il le dit ailleurs⁵⁵ – que dans l'avis de l'artiste Morizot, même s'il y a probablement loin des membres du Photo-Club d'Auxerre en 1950 aux familles ouvrières que M. Maget rencontre dans le cadre de son enquête sur les budgets. À mi-chemin de la petite bourgeoisie des avocats, notaires, ou présidents de sociétés littéraires – qui n'a de l'art qu'une vision dépassée et ringarde – et des classes prolétaires avec lesquelles il s'agit de prendre ses distances, les classes moyennes qui forment la réserve principale des membres des photos-clubs dans les années 1950⁵⁶ s'efforcent de rejoindre ce groupe non mitoyen, plus ou moins imaginé, que constitue l'élite artiste, avec ses recherches esthétisantes, et vis-à-vis de laquelle M. Maget peut paraître à leurs yeux comme un relais, voire un entremetteur. Cela expliquerait sans doute la bonne volonté avec laquelle, lors de cette séance de remise de prix, les personnes répondent à ses questions, se soumettent aux exercices qu'il leur propose, ou sollicitent son avis et son expertise.

De son côté, M. Maget a dû voir dans cette situation particulière une occasion de pouvoir accéder à une expression partagée par un collectif de sentiments et d'idées vis-à-vis de l'art, au lieu d'opinions très personnelles et singulières telles que celles recueillies auprès de M. David, de Jean Morizot ou de Melle Guillet. Le journal de bord de l'ethnologue a conservé la trace de cette notation plus serrée des événements survenus après le passage de M. David.

Je fais la conversation avec un jeune homme qui se trouve à mon côté. Il est très timide mais il veut bien me confier qu'il a l'intention de se spécialiser dans les photos de ciel, photos nocturnes. Quel est mon avis là-dessus ? Je l'encourage vivement. Je suis persuadé qu'il en tirera des choses très remarquables.

David et Moreau [le président adjoint des Amis des arts de l'Yonne] s'en vont et la discussion s'engage sur les finances du club, histoires de complications avec le percepteur. Ça ne m'intéresse pas directement et je la boucle. Mais je me demande si ça va durer longtemps. Effectivement, ça dure assez longtemps jusqu'au moment où un membre du club que l'on attendait probablement arrive. C'est un homme de 35 ans environ, l'air d'un mécanicien débrouillard. Il m'attaque presque aussitôt. C'est vous, Monsieur, qui vous intéressez aux peintres d'Auxerre ? C'est moi. Et je m'explique. En deux minutes nous sommes au cœur du problème. Picasso, les surréalistes, la peinture abstraite : est-ce que c'est un attrape-nigaud ? Il y en a qui rigolent, d'autres qui se scandalisent, d'autres qui secouent la tête d'un air pas convaincu. Je passe les reproductions que j'ai et je tire tout mon attirail d'explications⁵⁷. Vous avez donné le premier prix à une photo qui est presque une abstraction. Cette boîte de dragées présentée dans son papier dentelle, quel rapport avec la réalité ? C'est pris dans la réalité mais l'intention est abstraite : composer une grille de noir et de blanc, une diagonale de pastilles-dragées, une série d'arabesques de part et d'autre, le papier dentelle artistement froissé.

Vous croyez être très loin des recherches des peintres parisiens et vous en êtes tout près.

Pourquoi en est-on là ? À cause de la photo qui s'est taillée une belle part dans l'ancien domaine de la peinture, ce[lui] de reproduire la réalité et, déjà, elle cherche autre chose.

D'accord chercher autre chose, mais pourquoi s'éten[dre] à toutes ces choses extravagantes ?

Pas si extravagantes : le surréalisme, fixation incontrôlée des phénomènes inconscients ; l'expressionnisme, caractérisation forcée des dominants de la réalité ; les recherches de volumes par des plans, le cubisme ; par des couleurs, le futurisme ;

l'excitation des couleurs, le fauvisme ; l'harmonie des formes et des lignes, l'abstraction.

Et du reste si tout cela est une fumisterie, songez que c'est Paris qui a monté ce canular et qu'il a réussi à le faire prendre au sérieux par le monde entier. Il y a trente ans que ça dure, une bonne génération. Extravagances peut-être, mais les musées étrangers en sont pleins.

Ça ne durera pas !

Peut-être mais cela aura existé et il faut bien avouer qu'au regard de ces productions la peinture traditionnelle paraît très fade.

Il n'y a pas que des snobs qui font mine de s'intéresser à cette peinture. Il y a des critiques qui bafouillent mais qui sont sincères, il y a des spéculateurs qui y engagent des fortunes commercialement. La fumisterie a également remarquablement réussi.

Mais que faire pour l'apprécier ? En voir beaucoup. L'habitude est un sixième sens pour chacun des cinq sens.

Et quelle place faire à la peinture traditionnelle alors ? Il ne s'agit pas de la condamner. Son exploitation est encore rentable puisqu'elle a un public mais ce public a diminué et diminuera encore. Elle doit faire sa place à l'autre peinture qui, du reste, l'influence et elle ne peut ôter à la peinture d'avant-garde sa valeur de découverte et il est normal qu'elle perde pour un temps la vedette au profit de la nouvelle venue.

Monsieur B. se lève alors et va prendre une revue éditée à l'occasion du salon de la photo 1948. Vous allez trouver des choses qui vous plairont là-dedans me dit-il. Les photos surréalistes de Boucher par exemple. Ce recueil est remarquablement beau. On m'explique la technique de ces photos : je n'y comprends rien à ma grande fureur. Certaines photos en négatif sont, paraît-il, des photos à tiroir, le négatif étant tiré deux fois pour obtenir des tons blancs ou noirs selon. Je me promets de me documenter sur la question. Ces photos sont toutes plus belles les unes que les autres. Je remarque un frontispice pour *Les Fleurs du Mal* de Boucher. [...] Je me promets d'acheter cette revue.

On revient à mon catalogue. Comment est-ce que je l'ai composé ? J'explique mes démarches. Je ne sais comment j'en arrive à parler du Rorschach et du TAT. Le dernier venu connaît ces tests. Je deviens prudent, il les connaît certainement mieux que moi. Par quel hasard les connaît-il ? Il s'occupe d'orientation professionnelle. Pour le peu que j'en sache, il me paraît qu'il en parle sans faire d'erreur. Mais étant moi-même très limité je préfère ne pas le pousser. De son côté, il n'insiste pas. Peut-être nous faisons-nous l'un à l'autre illusion.

Il est une heure du matin. Il faut se séparer. Avant de les quitter, je pose quelques questions sur l'organisation du Photo-Club.

Fondé en 1900, il a connu une grande période d'activité jusqu'à la guerre de 1914. Entre les années 1920 et 1925, l'intérêt pour la photo avait diminué. Depuis, le club a retrouvé une grande activité. Il groupe 72 membres. Sur ces 72 personnes, 35 se contentent de verser leurs cotisations, 25 font de la photo d'une façon assez sincère, 15 sont de véritables amateurs passionnés de photo et se rencontrent très régulièrement.

Le président est un homme d'une trentaine d'années, électricien de son métier ; le président honoraire a bien 40 ans, porte une grande barbe et s'est beaucoup occupé de photos faites dans les cryptes de Saint-Germain depuis les travaux de René Louis. Il est très ouvert et a paru s'intéresser beaucoup à la discussion.

La personnalité dominante est celle de M. B., celui qui s'occupe de l'orientation professionnelle et qui a mené le débat depuis son arrivée.

L'exposition a connu 300 visiteurs. Je trouve que c'est très peu. Il paraît que non. Il n'y a pas un tel nombre d'entrées d'habitude. Il est vrai que l'exposition de cette année était exceptionnelle puisqu'elle groupait des exposants de toute la Bourgogne et pas seulement ceux d'Auxerre⁵⁸.

Cet extrait mériterait en lui-même un commentaire détaillé concernant les ajustements positionnels de l'ethnographe, la démarche d'enquête, les allers-retours entre la posture surplombante qui administre la leçon bienveillante et paternaliste aux ignorants de la province et celle du néophyte balourd qui ignore tout des dernières techniques photographiques. Le passage sur l'usage des tests psychologiques et la discussion à laquelle il donne lieu avec M. B. illustre à merveille cette négociation permanente des rôles et des statuts dont l'issue commode est parfois de s'en tenir à une « illusion mutuelle » qui construit une complicité de fait vis-à-vis des autres pour lesquels on s'est donné en spectacle. M. B., la « personnalité dominante », y a maintenu et renforcé son statut en prenant langue égale avec l'expert parisien, tandis que Marcel Maget y a gagné une légitimité que seule l'onction dialoguée du « dernier venu que l'on attendait » pouvait lui conférer.

La leçon d'histoire de l'art qu'il donne, au débotté – même si la notation a posteriori permet sans doute d'ordonner les idées plus clairement tout en préservant le plus possible l'oralité de l'échange –, est également une occasion de tester le type de sensibilité esthétique des individus qui ne font pas nécessairement ce qu'ils disent, sont moins ignorants ou moins

imperméables qu'ils ne le pensent à l'art plus contemporain : le premier prix a en fait été donné à une abstraction, les propos des grands courants passés en revue ne sont pas si éloignés des intentions des photographes amateurs. Identifier les points de contact entre les « peintres du dimanche » et le « grand » art, entre les amateurs et l'élite artiste, telle est en définitive l'ambition de l'enquête conduite par M. Maget dans le tissu auxerrois. Cela nécessite de mettre la focale sur les individualités de façon suffisamment forte et continue pour que les contours de classe, de milieu, de groupe disparaissent progressivement (soit les déterminations socio-économiques des sensibilités esthétiques) au profit d'une mise au jour des « composantes psychosociologiques des phénomènes esthétiques considérés⁵⁹ ». On reconnaîtra dans cette ambition l'influence de la psychologie de Maxime Chastaing, dont il lisait systématiquement les travaux et qui nouait depuis la psychologie des rapports avec les travaux des ethnologues⁶⁰. Mais aucune de ces composantes n'a finalement été révélée. L'enquête est restée dans les tiroirs et n'a abouti qu'à la production d'un court rapport qui synthétise les promesses que le terrain auxerrois a suggérées, en résonance avec l'envoi de son questionnaire à quelques artistes amateurs en France (et dont on ne sait comment ils ont été repérés). Parmi ces derniers, qui répondent parfois par de longues lettres, on retrouve l'effet de la posture de l'enquêteur sur les enquêtés lors de l'exposition du Photo-Club, enquêteur perçu comme un expert et comme un possible médiateur. Plusieurs finissent l'exercice par une phrase indiquant l'espoir qu'ils mettent dans son intercession dans quelque milieu ou auprès de quelque autorité influente pour les faire connaître.

Autour du « pain bouilli » à Villar-d'Arène (Hautes-Alpes)

Il faut opposer à cette enquête courte et avortée sur les « peintres du dimanche » le destin de celle conduite dans le canton de La Grave (Hautes-Alpes), débutée en 1946 et dont un ouvrage clôturera en 1989 l'épopée, autour de la cuisson d'un pain particulier, le « pain bouilli ». On y trouve l'ensemble, ou presque, des traits qui forment la singularité de la pensée et de la pratique de Marcel Maget, associés à son souci de rompre avec le folklore et d'être en phase avec l'anthropologie la plus contemporaine, tout particulièrement anglo-saxonne. Ce terrain, à Villar-d'Arène exactement, a fait l'objet de plusieurs revisites jusque dans les années 1970 et a formé une partie de la thèse sur travaux de M. Maget (soutenue en 1973) qui constitue la matière principale d'une monographie, *Le Pain anniversaire à Villard-d'Arène en Oisans*⁶¹, dédicacée à « l'ami des hauteurs attentif à autrui », Maxime Chastaing. Il tâche d'y mettre en œuvre les principes élaborés dans son *Guide*

d'étude directe des comportements culturels et de prêter attention aux variations individuelles qui sont seules à même de donner un semblant de corps à la norme, de souligner la place de l'enquêteur et les modalités de son enquête, de rendre compte de l'interdépendance des faits qui évite tout épuisement dans une fonction unique et s'attache au caractère multifactoriel de toute explication.

Le choix, tant de l'objet que du terrain, n'a rien d'anodin. L'objet, d'abord : l'étude des opérations techniques de cuisson du « pain bouilli » – un pain de seigle cuit annuellement, au mois de novembre, dans le four communal, qui donne lieu à des festivités et des échanges auxquels toute la population participe –, dont M. Maget observe la réalisation pour la première fois en 1946. Ces grosses tourtes de pain noir sont ensuite distribuées aux villageois qui, « avant », les consommaient toute l'année durant. Avant que le pain blanc ne le remplace progressivement dans l'entre-deux-guerres, c'était le pain ordinaire des villages du Briançonnais. M. Maget reviendra à douze reprises à Villar-d'Arène. Quand il assiste à la cuisson de 1969, il en ressort avec le sentiment qu'« on cuit probablement pour la dernière fois » (Maget 1989 : 1). Il aura pourtant l'occasion d'observer une relance de la pratique en 1976, qui semble ensuite s'évanouir dans les années 1980. De nos jours, la « fête du pain bouilli » se maintient comme élément de patrimoine culturel du Parc national des Écrins, nourrit annuellement quelques pages du *Dauphiné libéré* en automne et fait l'objet de reportages télévisuels réguliers.

Ces opérations techniques, dont M. Maget s'applique à décrire ce qu'il nomme la « séquence opératoire » (*ibid.* : 33) – qu'il qualifiait dans son *Guide* en 1953 de « séquence technologique » –, activent un espace-objet – le four communal – auquel l'ethnographe, formé à la collecte d'objets et à la description du mobilier et de l'architecture rurale, prête une grande attention. L'on retrouve sans aucun doute ici l'empreinte de précédentes enquêtes, en Sologne, dans la Manche ou en Provence, où la collecte d'objets techniques (des outils, des productions) et la description de procédés (des danses provençales à la fabrication des poêles à Villedieu) sont extrêmement minutieuses⁶². M. Maget veille à consigner les durées et les rythmes qui règlent la séquence dansée d'un corps qui se transforme par ses mouvements ou celle, « opératoire », d'une matière qui en vient à devenir un objet⁶³.

L'étude sur la fabrication du pain bouilli à Villar-d'Arène par Marcel Maget n'a donc rien de l'exception, de la nouveauté radicale ou de l'ambition exploratoire qui pouvait s'exprimer dans les travaux conduits sur les « peintres du dimanche » ou les « musiques actuelles ». Ici, M. Maget

fait ce qu'il sait faire de mieux. Et il le fait sur un terrain qui n'a pour lui rien de neutre. Les Hautes-Alpes, c'est la rencontre réelle avec le terrain qui a nourri Wilhelm Giese, l'éminent représentant de l'école austro-allemande des « Mots et des Choses » que M. Maget admirait. Mais c'est aussi arpenter le paysage le plus familier d'Arnold Van Gennep et, ce faisant, se détacher plus encore du grand folkloriste en identifiant un domaine et une manière d'en rendre compte qui lui échappaient largement. À Villar-d'Arêne, se joue donc aussi pour Marcel Maget une conquête définitive d'une posture intellectuelle, celle de l'ethnologue moderne.

Moderne, son ethnographie de la cuisson du pain l'est sans aucun doute et à de multiples titres. On le mesure en premier lieu à sa façon de présenter sans détour le dispositif d'enquête – « douze séjours [...] dont six de plus de quinze jours de décembre 1946 à avril 1970 » (Maget 1989 : 2) – et sa place sur le terrain :

Pendant ces séjours, l'enquêteur habite un hôtel tenu par des originaires de la région et fréquenté par la population locale. Des entretiens ont eu lieu au cours de repas qui sont réservés habituellement aux employés pendant la période de cuisson. La coopération à des travaux agricoles comme la fenaison ne permet pas de parler d'enquête participante. En ce qui concerne le pain noir, l'enquêteur n'a pas mis la main à la pâte (*ibid.* : 3).

Sans commenter plus avant ce que sa position de touriste objectif – il reste le pensionnaire d'un hôtel, quand bien même « tenu par des originaires », dont on ne saura en quoi et comment les locaux peuvent bien le fréquenter – fait à l'enquête en premier lieu, l'honnêteté méthodologique de M. Maget reste un reflet de son souci d'adopter une attitude réflexive vis-à-vis de son lecteur pour lui donner les clés de lecture des filtres par lesquels son travail est passé. Réflexivité intellectuelle et sérieuse qui n'interdit ni l'ironie ni l'autodérision, surtout quand elles sont aiguillonnées par les interlocuteurs eux-mêmes : « Un Farenchin⁶⁴ dit un jour que, somme toute, mon travail consistait à regarder travailler les autres » (*ibid.* : 146). Ce qui lui donne l'occasion de méditer sur ce que travailler veut dire et sur la manière dont regarder d'autres moments de travail que celui de la cuisson du pain peut offrir comme angles neufs d'approche et inviter à procéder à un « remaniement plus ou moins profond » du champ initial d'observations. En fait, il s'agit bien là d'obéir à une exigence épistémologique fondamentale, celle de « soumettre la position de l'observateur à la même analyse critique à laquelle on a soumis l'objet construit », comme l'écrivait si justement Henry Barnard à propos du travail de Pierre Bourdieu (Barnard 1990 : 75).

Mais la modernité de M. Maget se déclare également dans sa manière même de rendre compte de l'objet « pain anniversaire ». Tandis qu'un folkloriste aurait probablement porté une grande attention aux usages prophylactiques ou thérapeutiques de ce pain, aux croyances et aux traditions l'entourant, ainsi qu'à la symbolique explicite que le four communal active par son architecture déployée entre un « enfer », qui est la petite pièce à l'entrée du four, et le « paradis » où l'on entresse les tourtes cuites, l'ethnologue du Laboratoire d'ethnologie française tient à distance les « fêtes et jeux », classés sans autre commentaire ni description dans une catégorie « cérémonies annexes » de même niveau que « production », « consommation », « administration ». Et quand il aborde les dimensions « rituelle et symbolique » de ce pain lors de sa fabrication, il prend un tel soin à se tenir à distance des folkloristes et des journalistes, à ne pas faire de « description dramatisée » (Maget 1989 : 112), que son analyse a l'allure d'une clinique froide de l'action où l'enfournement du pain et une bénédiction des tourtes sont susceptibles de la même restitution en laboratoire. Par exemple, pour évoquer la manière dont surgissent les représentations au moment de l'enfournement du pain, opération qui est encadrée par divers usages et discours, M. Maget écrit lapidairement :

L'examen de ce tableau [celui de l'insertion du pain] montre comment s'établissent les métaphores. Il montre également comment peuvent être appliqués un certain nombre de termes de la langue contemporaine dans le maximum d'extension à la mode. Technique par (1.1) [Norme d'activité descriptive formelle dans les quatre dimensions]⁶⁵ : répétabilité matérielle (cf. technique du rite). Rite par (3) [dimensions sociales, personnelles et historiques] : répétitivité [*sic*] observée dans l'ignorance réelle ou dans la méconnaissance intentionnelle de la finalité. (Le jugement peut atteindre l'avant-dernière technique (les avions à piston : c'est « folklo ») au bénéfice de la toute nouvelle). Inertie par (3), comme non-changement formel et dans la méconnaissance des changements relationnels. Message et symbole par (3.3) [dimension personnelle] également : répétitivité de la correspondance entre un stimulus et une réponse personnelle (cf. les « messages » de la nature) ; par 3.4 [dimension historique] : transmission de génération en génération analogue sur le plan culturel au « message » génétique... Si l'on prend ces termes dans le sens le plus pauvre et le plus étendu, il n'en est pas que l'on ne puisse appliquer à n'importe quelle tradition (*ibid.* : 120-121).

Le passage est ardu, à la limite du lisible, et a fait, à mon sens, l'objet d'un effort déterminé de la part de l'auteur pour être le moins narratif possible, pour être un anti-récit. Cette rupture, si elle s'inscrit tout à fait dans la stratégie visant à se distinguer radicalement de ceux qui racontent

les cérémonies (les folkloristes, les journalistes), contient également une dimension positive : elle contraint le lecteur à un travail difficile de lecture en l'obligeant à se défaire de quelques automatismes de pensée. De la sorte, et par des moyens littéraires, syntaxiques et intellectuels différents, M. Maget noue, une fois encore, avec Pierre Bourdieu une étonnante proximité. Ce dernier avait en effet argué, face au reproche qu'on pouvait lui adresser d'un certain hermétisme des textes, que seule cette rigoureuse complexité pouvait bousculer suffisamment les habitudes de penser et de dire pour en créer de nouvelles. Et il avait précisé à quel point le récit linéaire – les histoires de vie ou les comptes rendus de séquences aplaties sur la frise chronologique – était un appauvrissement du réel et manquait, en vérité, de « réalisme⁶⁶ ».

Mais M. Maget reste lucide sur le fait que sa présentation, y compris par le choix du vocabulaire, a tendance à désingulariser le phénomène au point que « n'importe quelle tradition » serait finalement justiciable d'un traitement identique. Aussi s'applique-t-il, dans les pages suivantes, à replacer la situation dans son contexte, à en donner les spécificités et à proposer en deux pages saisissantes des pistes analytiques éclairantes qui donnent à la cuisson du pain noir à Villar-d'Arène et aux enjeux culturels qu'elle recèle toute sa valeur de cas ethnologique. Là où les folkloristes, après avoir constaté la fin du caractère utilitaire de cette pratique – la consommation de ce pain n'est plus une « nécessité biologique » écrit M. Maget –, l'auraient renvoyée sur le banc des survivances préservées par l'inertie de l'habitude et de la continuité, M. Maget fait appel à un autre registre analytique et en tire des conclusions qui conservent encore de nos jours leur pertinence et dont la version synthétique est la suivante : « La pratique n'étant plus une condition nécessaire à la survie des Farenchins, c'est la qualité de Farenchin qui oblige à la pratique. La pratique utilitaire devient une observance sociale » (Maget 1989 : 122). Il poursuit en montrant à quel point, loin de se cristalliser dans une survivance décrochée de la conscience des individus et des enjeux du moment, le pain bouilli est, pour les habitants, « un élément de leur *conscience d'espèce* » (*ibid.* : 123, italiques de l'auteur). « Pièce d'identité lignagère », débarrassé de sa fonction de subsistance, il est désormais « disponible comme symbole de personnalité et de fidélité [...] et pour une conversion en rite » (*ibid.*). Mais disponibilité ne signifie pas détermination. Et M. Maget ne laisse pas de souligner le caractère « polytélifique » et « polyvalent » de la pratique dont la valeur globale, « pour chacun », est une « résultante des valorisations partielles de signes divers » (*ibid.* : 125). Chacun, à Villar-d'Arène, réinvente et resémantise une pratique selon un système de préférences personnelles en partie déterminées par l'origine sociale et familiale, le rôle joué dans la séquence opératoire, l'âge, le genre, dans cet ordre.

Loin des folkloristes par les conclusions qu'il peut dégager de domaines communs, M. Maget s'en détache surtout par sa façon de situer le centre de gravité de son observation sur la « séquence opératoire ». La postérité de cet instrument descriptif – mieux connu aujourd'hui sous le nom de « chaîne opératoire » popularisé par André Leroi-Gourhan⁶⁷ – est considérable mais, rarement, la paternité en est rendue à l'ethnographe de la cuisson du pain au four communal de Villar-d'Arène⁶⁸. De quoi s'agit-il ? « La restitution de la séquence opératoire consiste à suivre dans leur ordre chronologique les opérations de fabrication, d'entrepôt et de transport, depuis l'apport des matières premières jusqu'à la mise en réserve du pain » (Maget 1989 : 33). Cette restitution est en fait multidimensionnelle puisque M. Maget veille à donner, outre la « distribution temporelle » (soit les durées de chacune des opérations qu'il isole au sein de la séquence), la « distribution spatiale » (le temps passé dans les différents espaces du four : enfer, paradis, four proprement dit, et salle des arches) et la « distribution sociale » (les temps consacrés au travail de la cuisson en fonction des types d'intervenants) (*ibid.* : 34-60).

L'effet recherché d'une telle entreprise descriptive est de donner à voir la « norme et la conformité opératoires » de la pratique (*ibid.* : 66-68) dans un contexte où la métrologie, les statistiques, la standardisation sont tout à fait rudimentaires, et où l'éminence est donnée au « contrôle sensoriel du sujet » (*ibid.* : 68). Comment la restitution de la séquence opératoire peut-elle rendre compte, par sa rigueur même, d'un réel soumis au règne de telles approximations ? M. Maget ne s'illusionne à aucun moment quant à la valeur et à l'intérêt de sa démarche qui n'est pas de donner à penser l'obéissance étroite des individus à des schémas contraignants tels qu'ils peuvent s'appliquer dans des « usines clés en main » explique-t-il. Un discret « *nota bene* » en fait état d'une façon remarquable :

Les tableaux 7, 8 [qui donnent les temps des différentes opérations de la cuisson], sont des modèles descriptifs qui n'ont sans doute jamais été réalisés rigoureusement dans aucune fournée, ni aucune journée. Ils n'existent pas non plus dans l'esprit des informateurs et des pratiquants. Ce sont des abstractions aidant à la description (*ibid.* : 52).

Mais ces abstractions rendent également un autre service. Elles offrent à M. Maget l'occasion d'insister sur les variations observées, sur les différences entre les « actualisations » effectives de cette norme imaginaire. Cela le conduit à rappeler combien la variabilité est grande,

de points de vue mais aussi d'actions, entre différentes « communautés pratiquantes » (*ibid.* : 69) – l'expression n'a pas connu le succès qu'a, depuis les années 1990, celle de « communautés de pratique » inspirée par les travaux de Jean Lave et Etienne Wenger (1991) – et, en leur sein, entre les générations, les familles et les individus. Dans cet examen systématique des nuances et des écarts individuels, M. Maget trouve les ressources pour restituer la densité des micro-interactions qui se tissent entre les personnes qui s'activent dans et autour du four et jusqu'aux enjeux économiques et touristiques qui existent pour le village et ses alentours. Et il utilise pour cela un outil qui est également un marqueur de sa modernité, le cinéma. Dès 1951, il filme l'ensemble de la séquence opératoire. En 1953, c'est au tour d'une « firme canadienne » de réaliser un documentaire, plus complet et nourri par les enquêtes conduites par M. Maget dans l'intervalle. Ces films sont présentés aux Farenchins et sont reçus « comme une représentation acceptable de la réalité vécue par eux » (Maget 1989 : 2). Mais la tendance et le goût cinématographiques de M. Maget précèdent son usage concret de la caméra. Son intérêt pour les gestes, les processus techniques, les mouvements, dès les enquêtes qu'il conduit dans les années 1940, y est probablement pour beaucoup puisqu'il fixait déjà par la photographie des postures et des étapes, livrait par un chronomètre les durées et les ruptures. Les cours d'« ethnographie française » qu'il donnait, en 1945-1946, à l'Institut des hautes études cinématographiques ont également dû le sensibiliser, par imprégnation, à ces écritures visuelles du mouvement. Aussi n'est-on pas surpris de lire, sous la plume de l'un des destinataires de son premier texte publié sur la cuisson du pain par les Farenchins (Maget 1948), le folkloriste grec Demetrios Loukatos, que « les premières pages, par exemple, si descriptives et représentatives, nous introduisent dans le village, dans son milieu et ses conditions, d'une façon cinématographique » (le 30 mai 1948)⁶⁹.

C'est d'ailleurs cet aspect, une fois le premier film réalisé en 1951, qui contribuera à donner un certain écho aux enquêtes de M. Maget. Le 5 avril 1952, en Sorbonne, Isac Chiva l'invite à en faire une projection-débat en avant-première devant un public composé pour une part seulement de collègues de l'université, et pour une autre part d'amateurs intéressés. Il se trouve que, par une voie que j'ignore, M. Maget a reçu et conservé une copie du compte rendu détaillé de cette séance qui rapporte, entre autres :

Le film a un grand succès. Les questions fusent et voilà les scientifiques obligés de constater qu'en matière d'enthousiasme collectif, un public composé de poètes du folklore est encore ce que l'on fait de mieux⁷⁰.

Aux « poètes du folklore » l'enthousiasme – ce qui par ailleurs n'est pas sans contradiction avec l'image qu'en construit M. Maget ; comment peuvent-ils s'enthousiasmer d'un film aussi peu « folkloriste » ? –, aux savants de l'académie la discussion « sérieuse ». Celle, par exemple, qui suggère qu'une telle technologie, outre qu'elle présente d'immenses avantages sur la « description ethnographique » classique, permettrait de traiter de problèmes impossibles sans son secours, tel celui de « l'analyse du tour de main ». D'ailleurs, ethnographier le tour de main n'a toujours pas aujourd'hui trouvé de solution satisfaisante⁷¹. La session soulève ainsi, sous des formes différentes, l'excitation intellectuelle de l'assemblée en laquelle Marcel Maget a pu trouver du ressort au moment d'achever l'écriture de son *Guide*. Sans être en mesure de pouvoir le prouver, tout me porte à croire que plusieurs inserts sur la valeur du cinéma dans son ouvrage de méthode ont pu être faits après cette séance en Sorbonne, ou à tout le moins au moment du montage du film de 1951. Ainsi, de cette précision faite à propos de « l'information discursive » et de ses « insuffisances » :

Cette description verbale a ses limites, qui sont celles de la précision de la représentation et de la précision terminologique. Il arrive un moment où le pratiquant ne peut plus décrire verbalement une activité dont il a pourtant la parfaite maîtrise : il ne lui est pas nécessaire, dans son milieu, de pousser plus loin la spécification, il n'a pas une représentation claire, objectivée de ses comportements rapides ou complexes. (Se référer à la découverte que le cinéma fait faire au champion de la forme exacte de ses mouvements dont l'accomplissement l'a fait monter au pinacle, et à l'utilisation du cinéma comme moyen d'auto-critique.) (Maget 1953 : 45).

On peut regretter que Marcel Maget n'ait pas documenté ces effets d'auto-critique sur les champions de l'enfournement du pain à Villard-d'Arène. L'on comprend en tous les cas, alors qu'il trouvait en ce début des années 1950 toute la force de l'élan qui allait le conduire de la publication de son *Guide* à la poursuite d'enquêtes autour de la cuisson du pain et à une thèse d'État sur travaux au début des années 1970 qui le fera occuper un poste de professeur des universités à l'université de Dijon, qu'il ait pu trouver « saumâtre » la remarque conclusive d'Isac Chiva en ce 5 avril 1952 lui disant qu'il avait toujours pensé « qu'il fallait se suicider à 50 ans⁷² »...

Mais la dynamique et les détails dont le cinéma rend compte, palliant les insuffisances du récit, sont sans doute pour Marcel Maget une caractéristique générale des phénomènes sociaux dont il ne faut cesser de resituer l'impact dans un ensemble plus vaste, spatialement et

temporellement, au sein duquel les phénomènes en question sont forcément pris. Aussi la conviction de l'interdépendance *interne* des personnes, des matières et des objets, que M. Maget documente par la restitution des interactions dans et autour du four, est combinée à celle d'une interdépendance *externe* de la situation observée avec des agents extérieurs, des échelles différentes de temps et d'espace autant que celle du moment et du lieu de l'observation. L'attention qu'il prête au rôle joué par les journalistes est révélatrice de cette sensibilité à l'interdépendance généralisée. Il voit en eux, qui viennent recueillir une « pratique millénaire », les embrayeurs d'une invention de la tradition du « pain bouilli », en la fixant autour de prémices (la transmission orale de père en fils, le caractère « curieux » et « inoubliable » de la pratique, la présence de « tabous », etc.) qui la font correspondre à ce qu'un lectorat peut attendre d'une « pratique millénaire ». Si M. Maget n'utilise pas l'expression « invention de la tradition », il en consacre tout à fait l'idée en développant son constat d'un « rituel imposé » de l'extérieur au point que certains journalistes n'hésitent pas, quand un élément fait défaut, à déplorer « ce manquement aux traditions », tandis qu'il mesure, avec beaucoup de justesse, à quel point la « mission canadienne cinématographique [celle de 1953], pour le bénéfice des instituts d'ethnographie, a fixé les épisodes de l'office du pain » (Maget 1989 : 114-115).

Les journalistes et les documentaristes créent de plus, pour cette pratique locale, un nouveau public, immense et absent – les lecteurs de la presse, les spectateurs du film –, dont la présence par la procuration de quelques curieux citadins (le journaliste lui-même, le touriste bientôt) a de considérables effets sur la pratique dans un va-et-vient permanent qui constitue la dynamique propre aux processus de folklorisation, puis de patrimonialisation. Marcel Maget n'aura ainsi de cesse jusque dans les années 1970 de revisiter ce terrain pour mesurer les effets réciproques de ces jeux d'échelles provoqués par l'élargissement de l'espace de réception de la pratique.

Conclusion : le rêve du papillon

La confrontation entre les versions publiées en 1948 et en 1989 du travail sur cette tradition alpine conduit à remarquer à quel point la pensée de M. Maget, tout en maintenant son cap, s'est complexifiée et a évolué vers une attention supplémentaire portée à ces interférences avec l'extérieur et au jeu des actions réciproques que celles-ci engagent. Or, la découverte d'une lettre, reçue au

printemps 1975, laisse identifier l'instigateur de ce supplément. M. Maget a alors l'intention de rééditer sa discrète monographie de 1948, augmentée des éléments glanés dans les années 1950 et 1960, chez un éditeur et dans une collection qui lui donneraient, enfin, l'écho qu'elle mérite. Il pense alors obtenir une place aux belles et si « modernes » Éditions de Minuit – la référence d'une certaine avant-garde sous l'impulsion notoire de Jérôme Lindon⁷³ – en passant par le truchement d'un ami qui en est l'un des auteurs-phares. Celui-ci lui répond sans détour : « Mon cher Maget, [...] Le texte est trop court. » Il faut donc le déployer dans une direction que son correspondant suggère :

Si admirable soit-elle dans sa minutie et sa rigueur, la reconstitution de l'économie interne de la pratique demeurerait en effet une sorte d'art pour l'art de l'ethnologue si elle n'était rapportée aux contraintes externes qui lui donnent sa raison et sa raison d'être⁷⁴.

Lami, c'est Pierre Bourdieu. Son intercession, si elle a finalement eu lieu, n'a pas abouti car c'est dans une collection dirigée par Marc Augé et Jacques Revel aux Éditions des archives contemporaines que le texte revu et augmenté de Marcel Maget a paru quinze ans plus tard. Mais je crois que cette recommandation à n'être pas de « l'art pour l'art », à inscrire l'exercice de style dans un ensemble plus vaste de facteurs, a été scrupuleusement suivie par M. Maget. Si scrupuleusement et en envisageant les effets les moins aperçus – les rétroactions d'échelles, le poids des publics absents, etc. – que je serais tenté de penser que les recommandations de P. Bourdieu s'appuient sur des principes présents chez... M. Maget lui-même, notamment celui de l'interdépendance généralisée. Étrange précurseur qui se fait l'élève d'un suiveur qui le reconnaît comme un maître. Mais l'étrangeté de la situation n'est qu'apparente ; plus exactement, son exceptionnelle documentation nous permet d'apercevoir un mécanisme ordinaire qui, sous les silences habituels qui l'encadrent, nous échappe le plus souvent. Les filets tendus par la représentation linéaire du temps, par le fil du récit et de la langue mettent trop souvent de *la suite dans les idées*. Or, pour l'historiographie, le piège du précurseur n'est pas seulement qu'il tend toujours à l'anachronisme et à la surinterprétation ; il est en premier lieu dans le fait qu'il aplatit sur une trame linéaire et unidirectionnelle une réalité complexe dans laquelle les idées ne se suivent pas toujours, font des sauts dans le temps et des allers-retours entre les personnes. Qu'importe alors de décider – à l'instar de Tchouang-Tseu et du papillon qui ne savent lequel rêve l'autre – qui de P. Bourdieu ou de M. Maget est le propriétaire, l'instigateur ou l'initiateur de l'importance de la réflexivité, de

l'interdépendance des échelles d'analyse, ou du centrage sur l'expérience individuelle ? Qui anticipe qui ? On gagnera davantage à rendre compte de l'épaisseur du système intellectuel, fait d'actions et de rétroactions, de lectures réciproques qui invitent à de grands ajustements ou à de petits repentirs, où de tels outils se forgent.

Finalement, cela revient à transposer le principe d'interdépendance dans le domaine de l'histoire des idées et de l'épistémologie, en l'occurrence appliqué au cas Maget. On pourrait en repérer le surgissement, grâce aux archives qu'il a laissées, dans de nombreux domaines, mais il est vrai que la relation à Pierre Bourdieu est probablement celle qui constitue de ce point de vue un cas exemplaire tant les points de contact sont nombreux. Surtout, l'écart générationnel – rappelons que M. Maget est né en 1909 et P. Bourdieu en 1930 – offre l'occasion de questionner *l'interdépendance des temps*, celle qui fait interagir le passé, le présent et le futur, et qui reste, des registres du principe d'interdépendance formulé par M. Maget, celui qui a été le moins souligné et demeure, à mon sens, le plus novateur.

Il l'avait découvert empiriquement, comme un dérivé d'une sorte de principe de symétrie qui le faisait mettre sur un même plan – c'est-à-dire justiciables de la même attention – des individus, des instruments, des matières dans l'espace du four communal, le « four forum » comme il le qualifiait à cette occasion⁷⁵. Cela constituait, en passant, une charge critique forte de ce qui était alors pratiqué quelques années auparavant par lui-même en Sologne pour le compte de Georges Henri Rivière, où l'objet était collecté non sans contexte, mais sans capacité à rendre l'emprise réciproque – la « possession mutuelle » dirait P. Bourdieu – qui existe entre l'objet en question, le monde et les individus qui l'entourent. Il précisera ce point dans des notes manuscrites pensées, peut-être, dans la perspective d'une réédition de son *Guide* qui n'a pas vu le jour. Il note, pour alimenter une section sur les « Représentations », que « l'objet perçu est identifié immédiatement dans ses pouvoirs sur moi et dans mes pouvoirs sur lui ». Il donne pour cela un exemple :

Au moment où je déclenche mon coup de varlope, je prévois, je « sens » sa trajectoire, les résistances qui vont surgir et qu'il faudra vaincre, le copeau qui va en sortir, le recul qui succèdera, puis la nouvelle lancée en avant. Je prévois toute la série de coups qu'il me faudra donner pour amincir ma planche de deux millimètres, je peux presque la minuter à quelques secondes près. Je ne suis donc pas l'évolution de la situation comme une série de révélations successives, qui me prendraient toutes au dépourvu. C'est une nécessité vitale que d'anticiper⁷⁶.

Et il ne manque pas d'ajouter que ces « anticipations » reposent moins sur la réflexion – ce ne sont pas des projets ou des prévisions – que sur des « montages sensori-moteurs [sans lesquels] la vie serait impossible » et sur des « automatismes mentaux ». Il révèle ainsi que, sous l'apparence de la simultanéité et de la linéarité, se déploie toute une gamme complexe et dense de micro-rétroactions entre la personne, l'instrument et la matière. Celles-ci ne finissent par prendre l'allure d'une action que sous l'effet d'un effort « instinctif » de l'un des partenaires – en l'occurrence, la personne – qui « anticipe » une partie des réactions de l'outil et de la matière. C'est là le niveau le plus élémentaire et microscopique de l'interdépendance des temps, tandis que la folklorisation, décrite à propos du pain anniversaire à Villar-d'Arène, l'illustre à un niveau macro, et son rapport à P. Bourdieu dans l'histoire des idées à un niveau méta.

Il aura manqué à Marcel Maget de décrire, avec sa rigueur et sa précision habituelles, les modalités de cette anticipation qui s'ajuste et se réajuste dans l'action, sans la réflexion justement, pour former avec Gregory Bateson – les lecteurs familiers de cet auteur auront reconnu la proximité du récit de la varlope avec l'épisode du bûcheron et de sa hache (Bateson 1995) – un système analogue à celui qui l'unit à Pierre Bourdieu et produire ainsi le rêve d'un autre papillon rêvant aussi de lui.

BIBLIOGRAPHIE

Barnard Henry, 1990. « Bourdieu and ethnography : reflexivity, politics, and praxis », in Richard Harker, Cheleen Mahar & Chris Wilkes (dir.), *An Introduction to the Work of Pierre Bourdieu: The Practice of Theory*, Londres, Macmillan, p. 58-85.

Bateson Gregory, 1995 [1972]. *Vers une écologie de l'esprit 1*, Paris, Éditions du Seuil.

Beitl Klaus, Bromberger Christian & Isac Chiva (dir.), 1992. *Mots et choses de l'ethnographie de la France. Regards allemands et autrichiens sur la France rurale dans les années trente*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Bernot Lucien & René Blancard, 1953. *Nouvelle, un village français*, Paris, Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie.

Bourdieu Pierre (dir.), 1964. *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Éditions de Minuit.

- Bourdieu Pierre, 1966. *L'amour de l'art. Les musées et leurs publics*, Paris, Éditions de Minuit.
- Bourdieu Pierre (avec Loïc Wacquant), 1992. *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Éditions du Seuil.
- Bourdieu Pierre, 2002. *Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Éditions du Seuil.
- Buob Baptiste, Chevallier Denis & Olivier Gosselain, 2019. « Technographies. Dans la trousse à outils de celles et ceux qui travaillent sur la technique », *Techniques & culture*, n° 71, p. 10-25.
- Chastaing Maxime, 1960. « Le questionneur questionné », *Esprit*, vol. 28, n° 6, 1060-1068.
- Desrosiers Sophie, 1991. « Sur le concept de chaînes opératoires », in Hélène Balfet (dir.), *Observer l'action technique : des chaînes opératoires, pour quoi faire ?*, Paris, Éditions du CNRS, p. 21-26.
- Du Bois Cora, 1944. *The People of Alor. A social-psychological study of an East Indian Island*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Hobsbawm Eric H. & Joan W. Scott, 1980. « Political Shoemakers », *Past & Present*, vol. 89, n° 1, p. 86-114.
- Lave Jean & Etienne Wenger, 1991. *Situated Learning: Legitimate Peripheral Participation*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Maget Marcel, 1948. *Le « pain bouilli » à Villar-d'Arène (Hautes-Alpes)*, Bâle, Archives suisses des traditions populaires, t. XLV.
- Maget Marcel, 1953. *Ethnographie métropolitaine. Guide d'étude directe des comportements culturels*, Paris, Éditions du CNRS.
- Maget Marcel, 1989. *Le Pain anniversaire à Villard-d'Arène en Oisans*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Maget Marcel & Michel de Boüard, 2012. « Histoire et ethnographie : la polémique entre Michel de Boüard et Marcel Maget (Stockholm, 1951) », *Annales de Normandie*, n° 1, p. 123-127.
- Malrieu Philippe, 1967. « De quelques oublis de Jacques Lacan », *Raison présente*, n° 5, p. 21-34.
- Mauss Marcel, 1967 [1947]. *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot.

Pelen Jean-Noël, 1995. « D'Arnaudin, de ses photographies, de l'interprétation », *Le Monde alpin et rhodanien*, vol. 23, n° 2-4, p. 269-278.

Pias Claude, 2016. *Cybernetics. The Macy Conferences (1946-1953)*, Dijon, Les Presses du réel.

Rodda Nicole, Bril Blandine, Goujon Anne-Lise & Kyung-eun Shim, 2015. « Ethnographier le “tour de main”. Une proposition méthodologique pour un défi toujours actuel », *ethnographiques.org*, n° 31 (« La part de la main », dir. Nicolas Adell). En ligne : <https://www.ethnographiques.org/2015/Rodda-Bril-Goujon-Shim> [consulté le 20 décembre 2019].

Rolley Claude, 1964. « Deux notes auxerroises », *Bulletin de correspondance hellénique*, vol. 88, n° 2, p. 442-445.

Simonin Anne, 2004. « Le catalogue de l'éditeur, un outil pour l'histoire. L'exemple des Éditions de minuit », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 81, p. 119-129.

Van Gennep Arnold, 1998 [1943-1948]. *Le folklore français*, présenté et édité par Francis Lacassin, Paris, Robert Laffont, 4 volumes.

Weber Florence, 2009. « Marcel Maget, le folklore et la Corporation paysanne. Archiver, publier, enquêter de 1935 à 1944 », in Jacqueline Christophe, Denis-Michel Boëll & Régis Meyran (dir.), *Du folklore à l'ethnologie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, p. 231-253.

NOTES

1.▲ Notamment, Arnauld Chandivert, Frédéric Fruteau de Laclos, Gilles Laferté et Florence Weber.

2.▲ Cette séance est annoncée et présentée à M. Maget dans une lettre du 17 décembre 1989, où I. Chiva lui adresse des demandes de précisions biographiques et l'invite à assister au séminaire. Maget décline l'invitation mais répond aux questions posées.

3.▲ Dossier « Chiva », 03 MM 45 des archives de la MSH de Dijon. Je remercie Céline Alazard pour son accueil et les facilités mises en œuvre pour la consultation de ces archives.

4.▲ On pourra trouver une transcription des échanges de ces *Macy Conferences* dans Pias 2016.

5.▲ Il fait référence ici à l'œuvre d'Armand de Quatrefages (1810-1892) qui reste, à ses yeux, le véritable fondateur de l'anthropologie.

6.▲ Archives de la MSH Dijon, fonds « Maget », dossier 01 MM 30.

7.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 02 MM 01.

- 8.▲ La correspondance entre Wylie et Maget atteste ce soutien. Elle est conservée dans le fonds « Maget » des Archives nationales. Cf. ici même la contribution d'Arnauld Chandivert, note 46.
- 9.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 03 MM 45. La remarque est faite pour critiquer l'oubli de l'intérêt des grandes enquêtes « ethnohistoriques » et « anthropogéographiques » des années 1930 par des savants allemands surtout, et américains dans une moindre mesure.
- 10.▲ Archives nationales, fonds « Maget », cote 20130452/3.
- 11.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 03 MM 45. Maget mentionne d'ailleurs le fait que, pendant ses mois de captivité puisqu'il fut prisonnier de guerre, il avait commencé une traduction de plusieurs « guides de terrain » allemands.
- 12.▲ Sur cette tradition intellectuelle, cf. Beitzl, Bromberger & Chiva 1992.
- 13.▲ Les 64 fiches établies par M. Maget concernant le travail d'Herskovits sont conservées aux Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », 01 MM 17. C'est l'œuvre fichée de la façon la plus consistante par M. Maget, suivie par le *Deutsche Volkskunde* (1937) d'Adolf Bach (43 fiches).
- 14.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 06 MM 33.
- 15.▲ *Ibid.*
- 16.▲ *Ibid.*
- 17.▲ *Ibid.*, dossier « Structuralisme » 01 MM 30.
- 18.▲ Maget 1953 : 82 ; et pour la « vie intra-utérine », cf. les passages du tapuscrit du *Guide* pour une actualisation de la version éditée autour de la notion de personne (Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 05 MM 03).
- 19.▲ Ce débat, initialement transcrit dans les *Papers of the International Congress of European and Western Ethnology* (Stockholm, 1951), a été republié in Maget & Bouïard 2012 ; la citation est p. 127.
- 20.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 01 MM 02.
- 21.▲ *Ibid.*, dossier 01 MM 30.
- 22.▲ *Ibid.*, dossier 02 MM 01 (cours du 15 décembre 1944).
- 23.▲ Le texte en a été conservé aux Archives nationales, fonds « Maget », cote 20130452/11.
- 24.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 01 MM 02 (cours du 8 décembre 1944). Le propos est tenu notamment à l'encontre de Sébillot et Saintyves.
- 25.▲ *Ibid.*
- 26.▲ Les journaux, carnets et notes liés à ces enquêtes sont conservés aux Archives nationales, fonds « Maget », respectivement dans les cotes 20130452/12, 20130452/9 et 20130452/10.
- 27.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 06 MM 39.
- 28.▲ Malrieu 1967. L'évocation de Maget est p. 29. Je remercie Frédéric Fruteau de Laclou d'avoir attiré mon attention sur ce texte.
- 29.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 06 MM 28.

- 30.▲ Cette critique anticipe, dans une forme moins aboutie, celle que fera Maxime Chastaing – son ami et directeur de sa thèse sur travaux – dans un article qui connut en son temps un certain succès (Chastaing 1960). L'influence de M. Chastaing sur la pensée de M. Maget s'exerce cependant bien au-delà de cette critique. On la retrouve notamment dans sa théorie de l'interconnaissance (qui rejoint la doctrine des interactions sociales et le problème de la connaissance d'autrui de M. Chastaing). L'article du « questionneur » et ceux portant sur la « connaissance d'autrui » ont été conservés et annotés par M. Maget. Cf. Archives nationales, fonds « Maget », cote 20130452 / 38.
- 31.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 01 MM 02.
- 32.▲ *Le Manuel de folklore français contemporain* a fait l'objet d'une réédition, par Francis Lacassin, sous le titre *Le folklore français* (Van Gennep 1998).
- 33.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », fichier « Folklore » 01 MM 17 (ici, fiche 11).
- 34.▲ On lira pour s'en convaincre l'introduction de Van Gennep 1998, vol. 1, p. 7-105, notamment p. 16-22 et p. 20 pour le rapport à l'ethnographie générale.
- 35.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », fichier « Folklore » 01 MM 17 (ici, fiche 10).
- 36.▲ *Ibid.*, dossier 02 MM 01.
- 37.▲ L'un des pionniers en la matière étant Félix Arnaudin (1844-1921), quoique son usage de la photographie soit moins documentaire qu'artistique (la frontière est cependant poreuse entre les registres). Cf. le bel article critique de Jean-Noël Pelen (1995).
- 38.▲ Archives nationales, fonds « Maget », cote 20130452/9.
- 39.▲ Archives de la MSH Dijon, fonds « Maget », dossier 02 MM 01.
- 40.▲ *Ibid.*, dossier 06 MM 32.
- 41.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 06 MM 28.
- 42.▲ *Ibid.*
- 43.▲ *Ibid.*
- 44.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 06 MM 28.
- 45.▲ *Ibid.*
- 46.▲ François Décorchemont (1880-1971), Jean Hébert-Stevens (1888-1943) et Pauline Peugniez (1890-1987) sont des maîtres verriers et vitraillistes français. La dernière, élève de Maurice Denis, s'appliqua à la peinture sur verre par l'effet de sa rencontre avec son mari J. Hébert-Stevens.
- 47.▲ *Ibid.*
- 48.▲ Cet « échange », où le tableau d'Henri-Joseph Harpignies *Le Torrent dans le Var* (1888) avait en effet été « estimé » en 1909 à six fois le prix de la Dame d'Auxerre, a été documenté et commenté par Claude Rolley (1964).
- 49.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 06 MM 28.
- 50.▲ L'œuvre d'inspiration moderniste des années 1920-1930 du sculpteur Jean Pié porte sur des thèmes essentiellement religieux et n'est pas passée à la postérité. Paul Berthier, et son fils Jacques, ont tenu la place d'organiste de la cathédrale

d'Auxerre et ont composé par ailleurs des chants liturgiques restés dans la mémoire des membres de la Communauté de Taizé, communauté monastique fondée par des protestants suisses qui rassemble aujourd'hui une centaine de personnes à une trentaine de kilomètres au sud de Châlons-sur-Saône. Le jugement esthétique des élites auxerroises rencontrées par M. Maget est ainsi largement dépendant de leur sensibilité religieuse, ce que M. Maget ne relève étonnamment pas.

51.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 06 MM 28.

52.▲ Cf. *supra*, note 13. Ces approches font notamment l'objet du chapitre « Culture and the individual » où les usages du test de Rorschach sont mentionnés.

53.▲ Les travaux de Cora Du Bois (1909-1991), qu'Herskovits mentionne à titre d'exemple dans l'ouvrage lu par M. Maget, sont révélateurs de la démarche. Elle conduit dans les îles d'Alor (Indonésie) des enquêtes par tests de Rorschach mais aussi en faisant dessiner les enfants et en conduisant des histoires de vie psychologiques (quelles sont vos plus grandes joies ? vos plus grandes peines ? etc.), et livre ses matériaux à des psychologues cliniciens new-yorkais qui concluent que la « personnalité de base » des Alorésiens est faite d'un mélange subtil d'indifférence, d'apathie et de frivolité (cf. Du Bois 1944).

54.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 06 MM 28.

55.▲ Archives nationales, fonds « Maget », cote 20130452 / 3.

56.▲ Cf. les enquêtes conduites par Robert Castel et Dominique Schnapper dont on trouve les résultats dans P. Bourdieu (1964).

57.▲ Ce catalogue de reproductions, qui s'étire de Jérôme Bosch à Soutine, Picasso et Tanguy, présentant une sorte de condensé d'histoire de la peinture, est conservé dans le dossier 06 MM 28 des archives de la MSH de Dijon. On y trouve le questionnaire qu'y avait associé M. Maget pour réaliser une enquête à distance.

58.▲ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 06 MM 28.

59.▲ *Ibid.*

60.▲ On consultera avec profit le dossier « Maxime Chastaing » du fonds « Maget » des Archives nationales, sous la cote 20130452 / 38.

61.▲ Maget 1989. Mais le texte inaugural est une courte monographie de 40 pages parue dans une collection suisse (Maget 1948). L'orthographe du nom de la commune, non stabilisée alors, s'est transformée sous la plume de Maget dans l'intervalle.

62.▲ Cf. *supra* note 26.

63.▲ Le rapprochement entre la chorégraphie et la technographie, ici incarné par les enquêtes provençale et normande de M. Maget, n'est pas, à mon sens, sans appartenir à une sorte de « hasard objectif » qui unit toute tentative d'écriture du mouvement. À ma connaissance, l'enquête d'épistémologie historique reste entièrement à construire pour documenter cette relation, pointée par Baptiste Buob, Denis Chevallier et Olivier Gosselain (2019).

64.▲ Nom des habitants de Villar-d'Arène.

65.▲ M. Maget procède ici par renvoi aux différentes parties ou sous-parties de son propre plan analytique. J'indique entre crochets le titre des parties ou sous-parties concernées.

- 66.△ Cet aspect méconnu de la pensée de P. Bourdieu est développé dans Bourdieu 1992 : 179-180.
- 67.△ Ce dernier fait d'ailleurs partie, avec Marcel Mauss, Paul Rivet, Charles Parain, Marcel Griaule, Louis Dumont, Henri Wallon, Lucien Febvre, Daniel Faucher et Arnold Van Gennep, des premiers destinataires de la courte monographie parue en 1948.
- 68.△ On trouve bien entendu quelques exceptions, et particulièrement Sophie Desrosiers (1991).
- 69.△ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 06 MM 09.
- 70.△ *Ibid.*
- 71.△ Pour une mise au point sur cette question, cf. Rodda, Bril, Goujon & Kyung-eun Shim 2015.
- 72.△ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 06 MM 09.
- 73.△ Sur cet aspect des Éditions de Minuit, cf. Simonin 2004.
- 74.△ Archives de la MSH de Dijon, fonds « Maget », dossier 06 MM 16.
- 75.△ *Ibid.*
- 76.△ *Ibid.*, dossier 05 MM 03.